3 1761 08319144 5

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tendresstocks00mora

8899
8/4

TENDRES STOCKS

DU MÊME AUTEUR :

LAMPES A ARC. 1919 (AU SANS PAREIL).

FEUILLES DE TEMPÉRATURE. 1920 (AU SANS PAREIL).

LF
M8294T

PAUL MORAND

TENDRES STOCKS

PRÉFACE DE MARCEL PROUST

CINQUIÈME ÉDITION

167680.
24.11.2

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 120 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 12 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ; 940 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1921.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PRÉFACE

Les Athéniens sont lents à s'exécuter. On n'a encore livré à notre minotaure Morand que trois jeunes demoiselles ou dames, et le traité en prévoit sept. Mais l'année n'est pas finie. Et beaucoup de postulantes inavouées, recherchent le sort glorieux de Clarisse et d'Aurore. J'aurais voulu prendre l'inutile soin de composer, pour les délicieux petits romans qui portent le nom de ces belles, une préface véritable. Un événement subit m'en a empêché. Une étrangère a élu domicile dans mon cerveau. Elle allait, elle venait; bientôt, d'après tout le train qu'elle menait, je connus ses habitudes. D'ailleurs, comme une locataire trop prévenante, elle tint à engager des rapports directs avec moi. Je fus surpris de voir qu'elle n'était pas belle. J'avais toujours cru que la Mort l'était. Sans cela

comment aurait-elle raison de nous? Quoi qu'il en soit, elle semble aujourd'hui s'être absentée. Pas pour longtemps sans doute, à en juger d'après tout ce qu'elle a laissé. Et il serait plus sage de profiter du répit qu'elle m'accorde, autrement qu'en écrivant une préface pour un auteur déjà connu qui n'en a pas besoin.

Une autre raison aurait dû me détourner. Mon cher maître Anatole France, que je n'ai pas revu hélas, depuis plus de vingt ans, vient d'écrire dans la Revue de Paris, *un article où il déclare que toute singularité dans le style doit être rejetée. Or il est certain que le style de Paul Morand est singulier. Si j'avais la joie de revoir M. France dont les bontés pour moi sont encore vivantes sous mes yeux, je lui demanderais comment il peut croire à l'unité du style, puisque les sensibilités sont singulières. Même la beauté du style est le signe infaillible que la pensée s'élève, qu'elle a découvert et noué les rapports nécessaires entre des objets que*

leur contingence laissait séparés. N'est-ce pas dans le Crime de Sylvestre Bonnard *que la double impression de sauvagerie et de douceur que donnent les chats, circule à l'intérieur d'une phrase admirable. « Hamilcar lui dis-je en allongeant les jambes, prince somnolent de la cité des livres... (je n'ai pas l'ouvrage sous les yeux). Dans cette cité que gardent tes vertus militaires, dors avec la mollesse d'une sultane. Car tu joins à l'aspect formidable d'un guerrier tartare la grâce appesantie des femmes de l'Orient. Héroïque et voluptueux Hamilcar... », etc. Mais M. France ne m'accorderait pas que cette page est admirable, puisque on écrit mal depuis la fin du XVIIIe siècle.*

On écrit mal depuis la fin du XVIIIe siècle. En vérité, voilà qui pourrait donner lieu à bien des réflexions. Il n'y a pas de doute que beaucoup d'auteurs ont mal écrit au XIXe siècle. Quand M. France nous demande de lui abandonner Guizot et Thiers

(rapprochement qui est un grand déshonneur pour Guizot) nous lui obéissons avec allégresse, et sans attendre l'appel de ces autres noms, de nous-même nous lui jetons tous les Villemain et Cousin qu'il souhaitera. M. Taine, avec sa prose coloriée comme des plans en relief, pour frapper plus vivement les élèves des classes secondaires, pourrait recevoir quelques honneurs mais être banni tout de même. Si pour la juste expression des vérités morales, nous conservions M. Renan ce serait pourtant en confessant qu'il écrit parfois fort mal. Sans parler de ses derniers ouvrages où la couleur détonne d'une façon si constante, qu'un effet de comique semble être recherché par l'auteur, ni des tout premiers, semés de points d'exclamation, d'une perpétuelle effusion d'enfant de chœur, les belles Origines du Christianisme *sont la plupart du temps mal écrites. Rarement chez un prosateur de haut mérite, vit-on pareille impuissance à peindre. La description de Jérusalem, la première fois qu'y ar-*

rive Jésus est rédigée dans un style de Bœdeker : « Les constructions le disputent aux plus achevées de l'Antiquité par leur caractère grandiose, la perfection de l'exécution, la beauté des matériaux. Une foule de superbes tombeaux, d'un goût original... etc. » Pourtant c'était là un « morceau » à « soigner » particulièrement. Et Renan croyait devoir donner à tous les morceaux une pompe terriblement Ary Scheffer, Gounod, (nous ajouterions César Franck, s'il n'avait écrit que l'intermède solennel et guindé de Rédemption). *Pour finir dignement un livre, ou une préface, il a de ces images de bon élève qui ne naissent nullement d'une impression. « Maintenant la barque apostolique va pouvoir enfler ses voiles ». « Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles. » « La mort nous frappa tous les deux de son aile. » Et pourtant dans ces séjours à Jérusalem, quand M. Renan l'appelle « jeune démocrate juif », parle des « naïvetés » qui échappent « sans cesse » à ce*

« provincial » (quelle ressemblance avec Balzac!) on se demande comme je me suis jadis permis de le faire, si, en reconnaissant tout le génie de Renan, la Vie de Jésus *n'est pas comme une espèce de Belle Hélène du christianisme. Mais que M. France n'aille pas triompher trop vite. Pour nos idées sur le style, nous les lui dirons un autre jour. Mais est-il bien certain que le XIXe siècle soit en défaut sur ce chapitre-là?*

Le style de Baudelaire a souvent quelque chose d'extérieur et de percutant, mais s'il ne s'agit que de force, celle-là a-t-elle été jamais égalée? Sans doute on n'a rien écrit de moins charitable, mais aussi de plus fort que ses vers sur la Charité.

Un ange furieux fond du ciel comme un aigle
Du mécréant saisit à pleins poings les cheveux
Et dit le secouant, tu connaîtras la règle...
Sache qu'il faut aimer sans faire la grimace
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité. »

ni de plus sublime mais exprimant moins l'essence des âmes dévouées que :

« Ont dit au dévouement qui leur prêtait ses ailes
« Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel. »

D'ailleurs Baudelaire est un grand poète classique et, chose curieuse, ce classicisme de la forme s'accroît en proportion de la licence des peintures. Racine a écrit des vers plus profonds mais non d'un style plus pur que celui des sublimes Poèmes condamnés. *Dans la pièce qui causa le plus de scandale :*

« Ses bras vaincus jetés comme de vaines armes
« Tout servait, tout parait sa fragile beauté. »

semblent tirés de Britannicus.

Pauvre Baudelaire! mendiant un article à Sainte-Beuve (avec quelle tendresse, quelle déférence!) il finit par obtenir des éloges tels que ceux-ci : « Ce qui est certain, c'est que M. Baudelaire gagne à être vu. *Là où on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excen-*

trique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes. » Pour le remercier de sa dédicace aux Fleurs du Mal, *le seul compliment qu'il trouve à lui adresser c'est que ces pièces, réunies, font un tout autre effet. Il finit par distinguer quelques poëmes qu'il qualifie par des épithètes à double tranchant, « précieux », « subtils », et dont il demande : « Mais pourquoi n'est-ce pas écrit en latin, ou plutôt en grec. » Bel éloge pour des vers français ! Ces rapports de Baudelaire avec Sainte-Beuve (de Sainte-Beuve dont la stupidité se montre telle qu'on se demande si elle n'est pas une feinte de la couardise) sont une des pages à la fois les plus navrantes et les plus comiques de la littérature française. Je me suis demandé un moment si M. Daniel Halévy, ne se moquait pas de moi quand il chercha, dans un superbe article de* La Minerve Française, *à m'attendrir sur les phrases papelardes de*

Sainte-Beuve, disant avec des larmes de crocodile à Baudelaire : « Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre enfant. » Comme remerciement, Sainte-Beuve disait à Baudelaire : « J'ai bien envie de vous gronder..... vous perlez, vous pétrarquisez sur l'horrible. Et (je cite de mémoire) un jour que nous nous promènerons ensemble au bord de la mer, j'ai bien envie de vous donner un bon croc-en-jambe, afin de vous forcer à nager en plein courant ». Il ne faut pas attacher trop d'importance à l'image elle-même (laquelle doit être mieux d'ailleurs dans le texte), car Sainte-Beuve qui ne connaissait rien à toutes ces choses-là, avait ses images cynégétiques, marines, etc. Il disait : « j'ai envie de prendre l'escopette et d'aller vivement en rase campagne faire le coup de feu du tirailleur. » Il disait d'un livre « c'est un tableau à l'eau-forte »; il n'aurait pas été capable de reconnaître une eau-forte. Mais il trouvait que littérairement, cela faisait bien, était mignard, et

gracieux. Mais comment M. Daniel Halévy (depuis vingt-cinq ans que je ne l'ai vu, il n'a cessé de grandir en autorité) peut-il penser sérieusement que ce n'est pas ce malin rafistoleur de phrases qui « perle et pétrarquise », plutôt que le grand génie à qui nous devons (ce qui n'a rien de perlé, et ce qui me semble en « plein courant ») :

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes
L'Univers est égal à son vaste appétit
Comme le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit.

Le plus fort de tout, c'est que quand Baudelaire fut poursuivi à cause des Fleurs du Mal, *Sainte-Beuve ne voulut pas témoigner pour lui, mais lui adressa une lettre qu'il s'empressa de lui redemander, dès qu'il sut qu'on avait l'intention de la rendre publique. En la donnant plus tard dans les* Causeries du Lundi, *il crut devoir la faire précéder d'un petit préambule (destiné à l'affaiblir encore), où il dit que cette lettre fut écrite « dans*

la pensée de venir en aide à la défense .» L'éloge n'était pourtant pas bien compromettant. « Le poëte Baudelaire (était-il dit) avait mis des années à extraire de tout sujet, et de toute fleur, un suc vénéneux, et même, il faut le dire, assez agréablement vénéneux. C'était d'ailleurs un homme d'esprit, assez aimable, à ses heures, très capable d'affection. Lorsqu'il eut publié ce recueil intitulé Fleurs du Mal, *il n'eut pas seulement à faire à la critique, la justice s'en mêla, comme s'il y avait véritablement danger à ces malices enveloppées, et sous-entendus dans des rimes élégantes (ce qui entre parenthèses ne s'accorde pas beaucoup avec « Vous avez dû souffrir mon cher enfant. ») Au reste, dans ce projet de défense, Sainte-Beuve parle bien d'un illustre poëte (« Loin de moi de diminuer rien à la gloire d'un illustre poëte, d'un poëte cher à tous, que l'Empereur a jugé digne de publiques funérailles. ») Malheureusement, ce poëte enfin glorifié n'est pas Baudelaire, c'est Béranger.*

Quand Baudelaire, sur le conseil de Sainte-Beuve, retire sa candidature à l'Académie, le grand critique l'en félicite, et croit le combler de joie en lui disant : « Quand on a lu votre dernière phrase de remerciement, conçue en termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : très bien. » Le plus effrayant, ce n'est pas seulement que Sainte-Beuve trouve qu'il a été très gentil pour Baudelaire, mais qu'hélas, dans l'affreux affamement d'encouragement, de la plus sobre justice, où était Baudelaire, le poëte partage l'avis du critique, et ne sait littéralement comment lui témoigner sa reconnaissance.

Si passionnante que soit cette histoire du génie qui se méconnaît lui-même, il faut nous en arracher, pour revenir au style. Il n'avait certainement pas pour Stendhal la même importance que pour Baudelaire. Quand Beyle avait dit d'un paysage « ces lieux enchanteurs », « ces lieux ravissants », et d'une de ses héroïnes « cette femme adorable », « cette

femme charmante », il ne souhaitait pas plus de précision. Il en manquait jusqu'à dire « elle lui écrivit une lettre infinie. » Mais si l'on considère comme faisant partie du style cette grande ossature inconsciente que recouvre l'assemblage voulu des idées, elle existe chez Stendhal. Quel plaisir j'aurais à montrer que chaque fois que Julien Sorel ou Fabrice quittent les vains soucis pour vivre d'une vie désintéressée et voluptueuse, ils se trouvent toujours dans un lieu élevé (que ce soit la prison de Fabrice ou celle de Julien, dans l'observatoire de l'abbé Banès). Cela est aussi beau que ces personnages salueurs analogues à de nouveaux Anges, qui, çà et là, dans l'œuvre de Dostoiewsky, s'inclinent jusqu'aux pieds de celui qu'ils devinent avoir assassiné.

Par là, Beyle était un grand écrivain sans le savoir. Il plaçait la littérature non seulement au-dessous de la vie, dont elle est au contraire l'aboutissement, mais des plus fades distractions. J'avoue

que si elle était sincère, rien ne me scandaliserait autant que cette phrase de Stendhal : « Quelques personnes survinrent et l'on ne se sépara que fort tard. Le neveu fit venir du café Pedroti un excellent zambajon. Dans le pays où je vais, dis-je à mes amis, je ne trouverai guère de maison comme celle-ci, et pour passer les longues heures du soir, je ferai une nouvelle de notre aimable duchesse Sanseverina. » La Chartreuse de Parme *écrite faute de maisons où l'on cause agréablement et où l'on serve du zambajon, voilà qui est tout à l'opposé de ce poëme ou même de cet alexandrin unique, vers lequel tendent, selon Mallarmé, les diverses et vaines activités de la vie universelle.*

« On ne sait plus écrire depuis la fin du XVIIIe siècle. » Le contraire ne serait-il pas aussi vrai ? Dans tous les arts, il semble que le talent soit un rapprochement de l'artiste vers l'objet à exprimer. Tant que l'écart subsiste, la tâche

n'est pas achevée. Ce violoniste joue très bien sa phrase de violon, mais vous voyez ses effets, vous y applaudissez, c'est un virtuose. Quand tout cela aura fini par disparaître, que la phrase de violon, ne fera plus qu'un avec l'artiste entièrement fondu en elle, le miracle se sera produit. Dans les autres siècles, il semble qu'il y ait toujours eu une certaine distance entre l'objet et les plus hauts esprits qui discourent sur lui. Mais chez Flaubert, par exemple, l'intelligence, qui n'était peut-être pas des plus grandes, cherche à se faire trépidation d'un bateau à vapeur, couleur des mousses, îlot dans une baie. Alors arrive un moment où on ne trouve plus l'intelligence (même l'intelligence moyenne de Flaubert), on a devant soi le bateau qui file « rencontrant des trains de bois qui se mettaient à onduler sous le remous des vagues. » Cette ondulation-là, c'est de l'intelligence transformée, qui s'est incorporée à la matière. Elle arrive aussi à pénétrer les bruyères, les hêtres, le

silence et la lumière des sous-bois. Cette transformation de l'énergie où le penseur a disparu et qui traîne devant nous les choses, ne serait-ce pas le premier effort de l'écrivain vers le style ?

Mais M. France en disconvient. « Quel est votre canon nous demande-t-il dans cet article qui inaugure avec tant d'éclat la nouvelle Revue de Paris *d'André Chaumeix. Et parmi ceux qu'il nous propose, et au regard desquels on écrit mal, il cite les* Lettres aux Imaginaires *de Racine. Nous refusons le principe même du « canon », qui signifierait l'indépendance d'un style unique à l'égard d'une pensée multiforme. Mais enfin s'il nous en fallait choisir un, et qui comme l'entend M. France, ne fut pas un canon lourd, jamais nous ne prendrions les* Lettres aux Imaginaires. *Rien de si sec, de si pauvre, de si court. Une forme où l'on enferme si peu de pensée, il n'est pas difficile qu'elle soit légère et gracieuse. Or celle des* Lettres aux Imaginaires *ne l'est pas « je*

croirai même si vous voulez, que vous n'êtes pas de Port-Royal comme le dit l'un de vous.... Combien de gens ont lu sa lettre qui ne l'eussent *pas regardée si le Port-Royal* ne l'eût *adoptée, si ces messieurs ne* l'eussent *distribuée, etc.» « Vous croyez* dire *par exemple quelque chose de fort agréable quand vous* dites *sur une exclamation que fait M. Chamillard, que son grand* O *n'est qu'un* o *en chiffre... on voit bien que vous vous efforcez* d'être *plaisant. Mais ce n'est pas le moyen de* l'être. *» Certes ces répétitions n'arrêteraient pas l'élan d'une phrase de Saint-Simon, mais ici, où est l'élan, où la poësie, où même le style ? Vraiment ces lettres à l'auteur des* Imaginaires *sont presque aussi faibles que la ridicule correspondance où Racine et Boileau échangent leurs opinions médicales. Bien peu médicales. Le snobisme de Boileau (plutôt ce que serait aujourd'hui l'excessive déférence d'un fonctionnaire envers le monde officiel) est tel qu'aux consultations des médecins il préfère l'avis de*

Louis XIV (assez sage pour ne pas le donner). Il est persuadé qu'un prince qui a réussi à prendre Luxembourg est « inspiré du ciel » et ne peut proférer que des « oracles » même en médecine. (Je suis sûr que dans leur admiration très justifiée pour le Duc d'Orléans, mes maîtres MM. Léon Daudet et Charles Maurras, et leur délicieux émule Jacques Bainville, n'iraient pas jusqu'à lui demander des consultations médicales à distance). D'ailleurs, ajoute Boileau, qui ne serait heureux, pour apprendre que le Roi a demandé de ses nouvelles, de « perdre la voix et même la parole ? »

Qu'on ne dise pas que cela tient à une époque, et qu'à celle-là, le style épistolaire était toujours tel. Sans aller bien loin, un certain mercredi de 1673 (autant qu'on croit en décembre), c'est-à-dire juste entre les Imaginaires *qui sont de 1666 et les* Lettres *de Racine et de Boileau qui sont de 1687, madame de Sévigné écrit de Marseille : « Je suis charmée de la beauté singulière de cette ville.*

Hier, le temps fut divin, et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les montagnes et la ville est une chose étonnante. La foule des chevaliers qui vinrent hier voir M. de Grignan à son arrivée ; des noms connus, des Saint-Hérem, etc. ; des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air ; des gens faits à peindre une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventure, de chaînes, de fers d'esclaves, de servitude, de captivité : moi qui aime les romans, tout cela me ravit. » Certes ce n'est pas là une de ces lettres de madame de Sévigné comme je les aime. Malgré tout, dans sa composition, son coloris, sa variété, quel tableau pour une « tribune française » du Louvre, ce grand écrivain a su peindre. Tel qu'il est, en sa magnificence, je le dédie à un homme à la famille duquel madame de Sévigné (elle ne cesse de le redire) était si fière d'être apparentée par les Grignan, mon ami le marquis de Castellane.

A côté de telles pages la maigre cor-

respondance dont nous parlions compte peu. Celle-ci n'empêche pas certes Boileau d'être un poëte excellent, quelquefois délicieux. Et sans doute une hystérique de génie se débattait-elle en Racine, sous le contrôle d'une intelligence supérieure, et simula-t-elle pour lui dans ses tragédies, avec une perfection qui n'a jamais été égalée, les flux et les reflux, le tangage multiple, et malgré cela totalement saisi, de la passion. Mais tous les aveux, (retirés aussitôt qu'on les sent mal reçus, réitérés, si l'on craint, contre toute évidence qu'ils n'aient pas été compris, et aggravés alors jusqu'à une flagrance sans ambages après tant de sinueux détours), qui animent inimitablement telle scène de Phèdre, ne peuvent rétroactivement, que nous laisser surpris et pas du tout charmés devant les Lettres aux Imaginaires. *S'il nous fallait absolument adopter un canon du genre de celui qu'on peut extraire de ces Lettres, nous aimerions bien mieux, dans un temps où déjà, à en croire M. France, on ne savait*

plus écrire, la préface (sur ses états de demi-folie) que Gérard de Nerval dédia à Alexandre Dumas : « Ils (ses sonnets) perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible ; concédez-moi du moins le mérite de l'expression ; la dernière folie qui me restera probablement c'est de me croire poëte : c'est à la critique de m'en guérir ». Voilà si l'on prend comme canon les Imaginaires, *qui est bien écrit, qui est beaucoup mieux écrit. Mais nous ne voulons de « canon » d'aucune sorte. La vérité, (et M. France la connaît mieux que personne car mieux que personne il connaît tout), c'est que de temps en temps, il survient un nouvel écrivain original (appelons-le si vous le voulez, Jean Giraudoux ou Paul Morand, puisqu'on rapproche toujours je ne sais pourquoi, Morand de Giraudoux, comme dans la merveilleuse* Nuit à Châteauroux, *Natoire de Falconet, et sans qu'ils aient aucune ressemblance). Ce nouvel écrivain est généralement assez fatigant à lire et difficile à com-*

prendre parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. On suit bien jusqu'à la première moitié de la phrase, mais là on retombe. Et on sent que c'est seulement parce que le nouvel écrivain est plus agile que nous. Or il advient des écrivains originaux comme des peintres originaux. Quand Renoir commença de peindre on ne reconnaissait pas les choses qu'il montrait. Il est facile de dire aujourd'hui que c'est un peintre du XVIIIe siècle. Mais on omet, en disant cela, le facteur temps, et qu'il en a fallu beaucoup, même en plein XIXe, pour que Renoir fut reconnu grand artiste. Pour y réussir, le peintre original, l'écrivain original, procèdent à la façon des oculistes. Le traitement — par leur peinture, leur littérature — n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils nous disent : Maintenant regardez. Et voici que le monde, qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un nouvel artiste, nous apparait — si différent de l'ancien — parfaitement clair. Nous ado-

rons les femmes de Renoir, Morand ou Giraudoux, dans lesquelles avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes. Et nous avons envie de nous promener dans la forêt qui nous avait semblé le premier jour, tout, excepté une forêt, et par exemple, une tapisserie de mille nuances où manquerait justement les nuances des forêts. Tel est l'univers périssable et nouveau que crée l'artiste et qui durera jusqu'à ce qu'un nouveau survienne. A quoi il y aurait beaucoup de choses à ajouter. Mais le lecteur qui les a déjà devinées, les précisera, mieux que je ne saurais faire, en lisant Clarisse, Aurore *et* Delphine.

Le seul reproche que je serais tenté d'adresser à Morand, c'est qu'il a quelquefois des images autres que des images inévitables. Or, tous les à peu près d'images ne comptent pas. L'eau (dans des conditions données) bout à 100 degrés. A 98, à 99, le phénomène ne se produit pas. Alors mieux vaut pas d'images. Mettez devant un piano pendant six mois

quelqu'un qui ne connaît ni Wagner, ni Beethoven et laissez-le essayer sur les touches toutes les combinaisons de notes que le hasard lui fournira, jamais de ce tapotage ne naîtront le thème du Printemps de la Walkyrie, *ou la phrase prémendelsohnnienne (ou plutôt infiniment surmendelsohnnienne) du* XVe quatuor. *C'est le reproche qu'on pouvait faire à Peguy pendant qu'il vivait, d'essayer dix manières de dire une chose, alors qu'il n'y en a qu'une. La gloire de sa mort admirable a tout effacé.*

Il semble que ce soit jusqu'ici dans les palaces français et étrangers, construits par des architectes qui ne valent pas Dédale, que notre minotaure Morand ait cherché les détours de sa « vaste retraite », comme dit Phèdre dans la scène à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De là, il guette les jeunes femmes en peignoir, aux manches envolées comme des ailes, et qui ont eu l'imprudence de descendre au Labyrinthe. Je ne connais pas mieux que lui ces palaces et ne lui serais

d'aucune utilité « pour en développer l'embarras incertain ». Mais si, avant qu'il devienne ambassadeur et rivalise avec Beyle Consul, il veut visiter l'Hôtel de Balbec, alors je lui prêterai le fil fatal.

« C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous a du labyrinthe enseigné les détours. »

Marcel Proust.

CLARISSE

A la mémoire d'E. B.

Je vous ai connue, Clarisse, en des jours heureux. Ces jours que comblaient aisément nos soucis menus rappelaient vos vitrines, trop étroites pour contenir les mille bibelots précieux et vains que vous aimez. Nous nous retrouvions chaque nuit dans les maisons les plus éclairées et les plus sonores de la ville, où l'on dansait. Le sommeil me conduisait ensuite fort avant dans le jour et souvent la sonnerie du téléphone me réveillait :

— Regardez à la fenêtre, disiez-vous, je vous envoie un beau nuage !

J'avais à peine le temps de raccrocher le récepteur (car nos maisons étaient voisines), je courais pieds nus à la fenêtre et voyais s'avancer vers moi, par la route du ciel, la masse grise ou rose que vous m'annonciez, pesante et comme alourdie de toute la bienvenue qu'elle m'apportait.

J'allais vous prendre à la hâte, — car ces après-midi d'hiver sont courts, — pour marchander une soie, une inutilité de plus, chez tel antiquaire d'Ebury Street où nous arrivions tard, alors que dans l'atelier déjà plein d'ombre une dernière lueur s'attardait encore aux ors des laques, aux aciers des armes et aux dents fausses de l'antiquaire qui vous amusait...

C'étaient là des jours heureux.

Quand je m'abîme dans leur souvenir, deux visions surgissent.

C'est la nuit; une nuit claire, isolée dans un printemps pluvieux dont elle continue d'exhaler l'humidité chaude et bleue. Les fenêtres sont ouvertes; nous, accoudés au balcon. Vous vous penchez pour sentir l'odeur d'herbe fraîchement coupée qui monte de Kensington et se mêle au parfum animal de la danse; le vert acide de votre manteau Longhi pèse sur l'orangé vif d'un pont japonais en dos d'âne; les masques serrent contre le parapet une femme aux seins nus qui rit en jetant du pain aux

carpes. Comme la bauta vénitienne sertit d'ombre votre visage ne laissant voir qu'une bouche curieuse, d'un rouge chimique, la nuit ceint toute cette fête d'une ombre veloutée, grasse, sans clartés autres que le Chariot aux roues renversées qui choit verticalement sur nous, en une immobile chute.

Maintenant c'est le jour, à la campagne. Le tennis semble avoir été taillé dans le sommet tronqué de cette colline d'où le comté, comme un parc inutile et fastueux, descend jusqu'à la mer en molles ondulations. Un jeune homme vêtu de toile blanche accompagne d'un geste allongé la balle qu'il lance et qu'attend son adversaire, ramassant autour de soi ses gestes et son ombre. Sur un tertre de gazon bleu des jeunes femmes à chandails cerise, jaune, vert, cerise s'assemblent autour du thé, servi sur une table en rotin. Et le centre de toute clarté, de cette joie lustrée, l'essieu lumineux du cercle des femmes qu'encadre celui, plus vaste, de la campagne et du ciel, c'est la théière d'argent qui chante comme les guêpes

sur la tarte : les reflets de son couvercle renvoient l'image convexe du ciel, l'ombre des arbres ; son corps côtelé, les lignes amenuisées des figures et, en stries étroites, les chandails, cerise, jaune, vert, cerise.

Mais comment s'abstraire un seul instant de l'heure présente ?

Voici une lande de boue où l'herbe rare jute comme une éponge, sur laquelle tombe le crépuscule d'un vert pourri ; rien ne la limite que le ciel et, sur la gauche, les baraquements de bois blanc dont l'odeur de beurre fort vient jusqu'à moi. Des flaques d'eau renvoient au ciel lavé, vidé de sa pluie, l'image d'une lune d'aluminium. Sur les chemins défoncés, les roues à facettes de l'artillerie lourde font des ornières vertébrées remplies d'une eau mauve.

Ou encore sur la route encaissée qui relie l'Arsenal à la caserne, montent sous l'averse des fantassins en veston. Dans la boue, sous le ciel bas, des caissons se guindent, tirés par des chevaux de brasseur, conduits

par des soldats aux figures douces et fermées. Derrière eux descend vers le fleuve plombé la plaine, couverte à l'infini de tentes, de charrois, de pièces de marine sans affûts, bousculée de levées de terre violette, régulières comme ouvrages de taupes, les tranchées de la Nouvelle Armée.

Sur le ciel enfin c'est la ville avec ses cheminées dressées, ses gazomètres trapus, ses ponts de fer ajourés, les rails clairs, les signaux, les disques, les mats des voiliers, les fumées lourdes des vapeurs sous pression, et l'Arsenal mouillant ses marches roses dans le fleuve que remonte la marée.

Vous ne croyiez pas à la guerre. Vous disiez :

— En tous cas, ce sera très court.

— Ce serait trop affreux...

Ou :

— C'est impossible, je connais Munich.

Mais les Allemands firent la guerre à la France pour pouvoir venir au Café de Paris en uniforme. Ils la firent à l'Angleterre parce

qu'ils étaient persuadés que les tailleurs anglais faisaient exprès de leur tailler des vêtements de mauvaise coupe.

Quand je vous téléphonai pour vous apprendre que l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie, vous répondîtes :

— J'étais dans le jardin, je coupais des roses...

Vous étiez angoissée en pensant à tous vos parents, vos amis de France, mais vous ne pouviez vous libérer de cette sécurité des habitants d'une place entourée d'eau.

Ce pays s'éveilla lentement à la guerre. La certitude lui en vint du dehors, à voir les Juifs allemands de Commercial Road fermer leurs volets, ceux du West End cacher leurs tableaux, la chute des consolidés à Londres, la baisse des laines à Sydney, s'enfuir les Américains sur des voitures nickelées, et l'or, plus peureux encore ; à apprendre que les diplomates arthritiques quittaient les eaux, en plein traitement, que les rois regagnaient leurs capitales, que les autres pays fermaient leurs

frontières comme des verrous. Puis ce fut le départ des coiffeurs et des cuisiniers français descendant aux gares avec un drapeau.

On vit les navires de guerre sortir de Portsmouth comme chaque année, pour les régates, mais leurs canons étaient démuselés et les yachts allemands ne vinrent pas. La mer réagit la première, puis les côtes où les garde-côtes de réserve montèrent aux sémaphores avec leur paquetage plié dans un sac de toile verte. Et la fièvre s'étendit enfin des bords au centre.

Tout cela eut lieu insensiblement. L'Angleterre ne connut pas cette nuit blanche d'août où des millions d'hommes embrassèrent leurs femmes avec des lèvres sèches et brûlèrent leurs lettres. Elle ignora le branle-bas, ne ferma pas ses hublots, ne coupa pas ses amarres.

On mit seulement un policeman de faction devant l'Ambassade d'Allemagne.

Et quand ce fut compris, on construisit des casernes.

Mais pouvait-il comprendre autrement que lentement, ce pays sans cicatrices, où

les enfants n'ont jamais trouvé dans les murs des maisons les boulets des guerres précédentes ?

Espériez-vous voir à un signal donné, les rues se vider de leurs voitures, de leurs passants ? Les avocats en toge, les huissiers en habit amarante, les juges en perruques à marteaux, les bookmakers en pardessus mastic à boutons de nacre, se rendre à pied aux gares, se dirigeant vers les garnisons de l'intérieur, et des pairs prendre la garde aux ponts sur lesquels ne passaient encore aucuns trains bondés, vers notre frontière ?

Je vous entends venir, Clarisse. Vous marchez du talon, à grands pas décidés ; votre robe n'a pas de bruissements de soie ; vous sifflez un air de rag-time.

Vous êtes grande, large d'épaules ; une belle figure et des cheveux roux. Vous n'êtes point vaine de votre beauté, mais vous aimez à attirer l'attention sur vos cheveux.

Vous dites :

— J'adore les rousses. Dès qu'il se trouve une rousse quelque part, je la remarque.

Vous répugnez aux compliments indirects que cherchent les brunes, en affirmant hypocritement que seules les blondes savent plaire ; vous dites :

— Je suis rousse. Comme toutes les rousses, j'ai mauvais caractère.

Vous n'êtes pas d'abord sympathique, surtout lorsqu'on vous rencontre pour la première fois dans le monde, sans votre maison, sans vos amis, sans ce qui vous explique, avec un chapeau et des gants. Vous laissez tomber avec dédain vos regards, serrez les lèvres, vous vous redressez et vous semblez dire aux gens :

— Je suis plus grande que vous.

Vous êtes si mal habillée ! Mais cela a très bon genre. Vos souliers ont des bouts pointus ; l'on s'attend à des talons plats ; vos robes sont simples, courtes, avec des poches ; vous les portez très longtemps et

du matin au soir. On devine que votre toilette est terminée en sortant du bain, lorsque vous êtes nettoyée. Levée à sept heures, vous descendez déjeuner à huit heures, toute habillée. Vous avez des mèches et les rentrez du doigt sous votre chapeau, en voiture.

Quand je vous fais des reproches, vous répondez :

— Je n'ai pas le temps. Il y a des choses autrement intéressantes à faire.

Cette indifférence n'est pas une pose, car l'on découvre parfois en vous des concessions à la mode (dans les robes du soir surtout), et l'on regrette que vous les ayez faites.

Vous n'ignorez point pourtant ce qui se porte, puisque vous-même dessinez pour autrui ce qui se portera, et vous aimez la compagnie des femmes drôlement habillées et des jeunes gens bien mis.

J'ai réussi parfois à vous faire quitter les robes d'il y a quinze ans pour celles d'il y a trente ans. Et lorsque vous voulez

m'être agréable, vous arrangez vos cheveux en frange, et mettez au cou un ruban de velours noir, pour « faire Degas ».

J'ai été dès le premier jour extrêmement curieux de vous, et le suis resté. Votre indocile caractère m'a seul empêché de vous aimer.

Votre figure intéresse. Il y a un grand mystère dans vos lèvres serrées, beaucoup de sensualité dans le nez aux ailes mobiles, aux narines larges, et dans vos yeux jaunes, limités aux coins par une veine mauve, à fleur de peau, généralement assez durs, un instant languissants, de l'attirance.

Vous savez beaucoup sans être cultivée. Vous ignorez l'histoire, mais vous connaissez le passé et le comprenez mieux qu'un érudit, en tenant dans vos mains une broderie, un soulier ancien.

Vous n'aimez pas les livres. Je ne vous ai jamais vu lire un roman. Il n'y a dans votre bibliothèque que des images, des documents, des catalogues.

Je sais que vous ne vieillirez jamais, ne finirez jamais. Quand j'ai envie de mourir, je viens vous trouver à l'heure de votre toilette. Vous ne l'interrompez pas, mais continuant de vous polir les ongles ou laçant vos bottines, vous vous écriez :

— Vivre ! Dites-vous : « je vis », mon ami, et c'est assez ! Pouvoir courir, s'arrêter, être dispos, être las, pouvoir cracher, cracher dans le feu, dans l'eau, cracher de sa fenêtre sur la tête des passants, comme tout cela est beau et bon !

Et vous êtes vraiment ainsi : vous jouissez de votre santé, du battement de votre pouls, de l'usage de vos membres, de tous ces bonheurs, pour nous négatifs, avec lucidité ; vous trouvez à remuer vos bras, le plaisir qu'on aurait sachant qu'il n'est plus qu'une heure avant l'amputation ; à employer vos jambes la joie d'un paralytique soudain rendu au mouvement. Vous prenez possession d'une pièce, d'un trottoir comme s'ils vous avaient été longtemps refusés. Vous donnez à vous seule l'impression

d'une fête populaire où les foules comprimées dans l'étau des rues pauvres s'étendent sur l'herbe comme une lessive.

Il faudrait s'acharner pour vous ôter la vie, tant elle est chevillée en vous. Les dentistes se prêtent main forte et ne parviennent même pas à ébranler une de vos dents. Vous ignorez la maladie. Vous résistez aux médecins anglais.

Je trouve Clarisse dans son salon, les mains et la figure noires, les vêtements souillés de poussière. — Je range, dit-elle.

Clarisse prétend aimer les espaces vides, les murs nus, les parquets polis où ils se prolongent, les tables nettes. Mais elle succombe, victime de son goût pour les bibelots ; elle obéit à des sollicitations successives de forme, de couleur, de sentiment et bientôt les vitrines, les guéridons, le manteau de la cheminée ne suffiront plus ; à son insu, les bibelots s'entassent dans les coffres à bois, sous les meubles ; les tiroirs cessent de fermer, l'accès même de la pièce devient

improbable. Un jour, Clarisse réagit; en une douloureuse rupture, elle s'arrache de tous ces chers riens, les exile au grenier où, les ayant oubliés, elle les découvre des années après et les remet en place, pour un temps.

Tout le jour, elle court les antiquaires suburbains, les décrochez-moi-ça des quartiers hébreux, les marchandes à la toilette. Elle va, de son grand pas allongé, un cabas à la main, au marché à la ferraille, et, sans souci des puces, sollicite les marchands, fouille avec un flair de chiffonnière et rentre, les poches et le manchon lourds de nouveaux bibelots. Elle les agrée tous, depuis les plus rares jusqu'à des vis, des boutons de porte, des clous, des vieux sous.

— Je suis comme une pie, dit-elle. Et comme une pie, elle fonce sur les objets brillants et les enfouit dans des cachettes connues d'elle seule, pêle-mêle avec d'autres objets trouvés dans la rue. A quand les étalages, Clarisse? Sa chambre est pleine de verres de couleur, de tessons, de bouchons de carafe, de cristaux, de fragments de lus-

tres ou de glaces, d'animaux en verre filé.

— Comme tout cela est doux à toucher!

Et elle en tâte les angles, la surface, et, s'approchant de la fenêtre, les regarde par transparence, jouit de leurs reflets. Du trottoir on reconnaît son balcon à des globes de cristal; elle suspend à son plafond des boules de verre où la rue tout entière renvoie son image tronquée et multiforme, où virent, lents, les nuages, rapides, les autobus.

Clarisse suit assidument les salles de vente, toutes les salles de vente.

Il n'y a pas à Londres un grand marché où tout ce qui est à vendre dans une ville passe chaque jour de main en main, mais une série de locaux d'encan, chacun ayant sa physionomie, ses habitudes, son public. C'est plus qu'une différence de quartier, une hiérarchie sociale. Mais Clarisse n'y voit qu'un trajet plus ou moins long à effectuer de l'une à l'autre.

Elle ira d'abord vers les salles prétentieuses, aux escaliers monumentaux, aux portiers galonnés, où passent des pièces de

musées, des objets précieux provenant de déchéances royales, de grosses successions, sous la surveillance d'experts décorés, de critiques titrés.

A quelques pas de là, ce sera la caricature de ces mêmes salles : mêmes portiers mais plus vieux, livrée râpée ; expositions de maîtres anonymes, Rembrandts éhontés, Corots sans pudeur vendus au milieu d'un public de maquignons louches, de recéleurs.

D'autres auront des spécialités de bijoux ; les ors circulent aux mains sales d'Arméniens à barbe de laine noire ; des Juifs reniflent les perles.

Elle va aussi dans les salles des quartiers populaires où les foules enrichies par la guerre se ruent sur les pianos, les panoplies, les boîtes à musique, les tapis indiens à grosse laine, le plaqué, les fauteuils de peluche.

Parfois elle remonte aux sources, va aux docks où les navires d'Extrême-Orient déversent leurs marchandises vendues sur place, à l'entrepôt.

Mais ce que Clarisse préfère, ce sont les ventes de province où l'on vide la maison entière, après décès ou saisie, depuis les vins de la cave jusqu'aux boutons des portes, guidée par un flair très sûr au travers de ces naufrages de vies, de ces déchéances d'objets.

Clarisse n'acquiert pas sans remords. Aussi se doit-elle à chaque achat, des raisons :

— Ce sera un joli cadeau de mariage ; au lieu de donner une horreur...

— Les enfants en ont besoin...

— Ce n'est pas pour moi, c'est une commission.

— J'ai laissé passer le même objet l'an dernier, aujourd'hui c'est introuvable...

A chaque bonheur, Clarisse s'achète, en souvenir, un petit objet ; à chaque tristesse, Clarisse achète, pour oublier, un petit objet.

Quand j'aurai dit l'amour de Clarisse pour les défroques de jadis, entr'ouvert ses armoires sur des collections de chaussures anciennes, de poupées, de marionnettes, exhumé des gilets brodés, des habits de

gala, des uniformes militaires, oripeaux de théâtre, loques brillantes, chiffons, tout un fond de guenilles que n'excuse même plus le goût de l'ancien, je n'aurai pas fait comprendre encore tout ce que je veux expliquer.

Elle rit en me les montrant :

— Petits objets ne pouvant servir à rien !

Mieux que cela. Petits objets inimaginables, sans âge, jamais rêvés, musée d'enfant sauvage, curiosités d'asiles d'aliénés, collection de consul anémié par les tropiques. Elle confesse :

— Vous savez mes goûts : jouets mécaniques cassés, lait brûlé, orgues à vapeur, odeur de prêtres, corsets de soie noire à ramages et ces bouquets en perles de couleur faits de toutes les fleurs citées dans Shakespeare...

Et je pense soudain aux délires d'*Une Saison en Enfer :*

— « J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes... »

Plus étrange encore est son goût du faux.

Plus que l'objet, elle en aime l'imitation. Elle jouit de la déception qu'elle éprouve et de celle d'autrui. A voir les regards que les femmes jettent sur ses perles, elle s'amuse de provoquer tant de sentiments bas à si bon compte. Elle aime cette paraphrase du vrai, la religion moderne du trompe-l'œil, et cette moquerie latente du faux, la nature tournée en ridicule, démontrée inutile ou imparfaite. Se travestir est une de ses joies. Elle maquille ses étoffes, teint ses tapis, décolore ses cheveux, peint ses chats. Elle a autour d'elle mille objets destinés à des usages autres que ceux qu'on leur suppose, des livres qui s'ouvrent en boîtes, des porte-plumes longue-vues, des chaises qui deviennent des tables, des tables qui se transforment en paravents, et aussi ces innombrables bijoux surprises que nous devons au mauvais goût des Italiens ou des Japonais.

Les magasins pauvres de banlieue exhibant leurs bijoux de simili et de filigrane la fascinent. Elle ne désire point de peaux de panthère, mais ne peut s'arracher à la contemplation de cette imitation grossière,

avec ses taches noires peintes sur du lapin roux.

Dans de grandes coupes elle a mis des fruits de verre, des poires de cristal ; mais elle réserve sa tendresse pour ces fruits que voici : les oranges luisent d'un vernis poisseux, près de baies en celluloïd, en grappes vitreuses, trop gonflées, avec de petites feuilles malades. Elle n'aime les cèdres nains que lorsqu'ils sont morts et qu'elle peut enduire leurs branches de laque rouge et y faire pousser des pistils en plumes et des pétales en papier d'étain.

— Je médite un jardin artificiel, dit-elle. Ce serait au centre du parc. Y arriver naturellement, comme à l'endroit le plus frais, le plus ombragé, et découvrir une végétation stérilisée. Sur une mousse de ce beau vert qu'ont seules les mousses teintes, s'étendre, contact chaud et poussiéreux. Tout à l'entour des plates-bandes en perles de couleur, des fleurs en papier de soie, et sous des feuillages en toile gommée, en un bassin de verre

coulé, les ébats figés de carpes en gutta-percha...

Clarisse a une maison en ville et une aux champs. Notre vie s'élance de l'une à l'autre, comme un pendule ; elles se partagent inégalement l'année : l'une pour les mois rapides et compacts de l'hiver, l'autre pour les mois transparents d'été. Point distantes : de la ville, en montant sur la terrasse, on distingue la maison de campagne, posée sur l'horizon, au sommet de la colline bleue qui limite Londres comme le bord ourlé d'une coupe.

La première a l'air noble et avantageux. Byron y habitait. Elle tient son rang et, sur le trottoir comme sur le ciel, s'efforce à observer l'alignement. Sa façade a une sévérité de lignes qui, n'était la pensée des mille extravagances qu'elle masque, ennuierait.

La seconde au contraire est petite, précieuse, comme un meuble Empire oublié dans un jardin. Elle est forée en son centre d'une antichambre ronde qu'un balcon cou-

ronne, où s'ouvrent les portes de toutes les chambres ; de sorte qu'au matin, de leur lit, les invités peuvent lancer des pommes dans la chambre qui leur fait face...

En dehors de ses deux chats persans qui dorment près du foyer dont ils semblent les cendres, Clarisse a peu de grands amis.

— Si vous voulez, Clarisse, parlons de vos amis, mes compagnons.

Vous êtes le centre de tout un petit monde qui semble n'avoir sa raison d'être qu'en vous. Pas plus que vos bibelots, nous n'imaginons d'autre vie que celle que vous nous imposez. (Car vous imposez les choses, Clarisse. Vous êtes une femme grande, avec des gestes nets, un visage certain, une forte poitrine et un air d'autorité.)

Vous ne dites pas : — Que pourrions-nous bien faire ce soir ?

Mais : — Nous allons à l'Alhambra, loge 6.

Nous sommes vos prisonniers. Tout nous ramène vers vous. Si, lointains, l'ennui ; si nous passons dans votre rue, tout nous at-

tire : le grand bouton plat de la sonnette, agréable à toucher, le bruit de nos pas sur le marbre de l'escalier, les injures du perroquet, l'odeur de papier calque et de palette qui vient de votre boudoir, le camée de votre chevalière, les veines mauves qui cernent vos yeux.

Nous n'avons, de l'un à l'autre, d'autre lien que vous. Mais il y a pourtant, entre nous, un certain air de famille. Nous sommes également minces, jeunes, avec des yeux brillants et des bouches rouges. Nous rions fort, buvons sec, ne nous levons jamais pour le déjeuner du matin, dansons des farandoles à travers la maison, mais savons nous taire quand vous jouez de la musique.

Vous avez plaisir à nous réunir ensemble, ignorant les amitiés étanches, mais vous distinguez cependant en chacun de nous une vertu différente et vous l'aimez pour celle-là : Paméla a des cheveux acajou, Tom des poignets minces, Rafael une jolie figure et un talent de joueur de banjo ; quant à moi, je fais bien, dites-vous, dans votre salon chinois.

Nous voici réunis autour d'une table, chez Murray's, pour notre plaisir commun, qui est le sien. Clarisse nous domine tous de sa taille ; elle a plus d'éclat que les femmes, plus d'assurance que les hommes ; le maître d'hôtel s'adresse naturellement à elle. Nous nous groupons autour d'elle, heureux de notre présence dans cette cave confortable, dans cette catacombe capitonnée où officie le plaisir. Les femmes du sous-sol ont les ongles polis, la figure bien peinte ; on voit leurs aisselles. Des couples dansent, s'enroulant autour d'un axe imaginaire, tordant la valse comme un torchon d'où ruisselle la mélodie. Les hommes du sous-sol ont les bras en écharpe, la tête bandée ; la musique des nègres les fatigue un peu, les ramène à l'ineffaçable souvenir du fossé où ils sont tombés, du premier verre d'eau. Les garçons, en servant, buttent contre les béquilles qui sont à terre.

Il y en a d'autres aussi plus gras, plus fleuris, buvant du Pommery dans des bouteilles à cidre, car il est plus de dix heures : les neutres. Ce sont des Scandinaves, des

Hollandais, des Américains. Ils échangent des coups d'œil d'intelligence et sous la nappe offrent deux cent mille Mauser livrables de suite en mer au large de Barcelone, ou sortent de leur poche-revolver des échantillons de tous les draps d'uniforme des armées belligérantes. Ils rachètent avec bonhomie les commandes refusées (les Russes les prendront bien), les contrats tardifs. Tous les ouragans de mitraille qui se déchaîneront un jour sur des hommes sortent d'ici. Tom ricane à cette vue :

— Très dernier cri, dit-il. Dernier cri des agonisants.

Puis à l'un d'eux, lui tendant une balle de shrapnel extraite récemment de sa tête :

— Si ça peut vous servir à nouveau... ? Nous sommes cinq autour d'une petite table où les coudes et les assiettes se touchent. Paméla reste emmitouflée dans son manteau d'hermine, silencieuse, les yeux fatigués du feu de la rampe, du rouge encore aux pommettes, l'air pauvre. Puis elle mange ses œufs au bacon, allume une cigarette à l'ambre et éclôt soudain comme un camélia

hors de son manteau qui glisse sur ses bras. Épaules étroites, ce que Rafael appelle : être bâtie en bouteille à soda. Elle est triste. Elle dit :

— Je ne peux garder de cuisinière.

Tom, dont le tympan gauche a été crevé à La Bassée, porte sa main à sa bonne oreille pour mieux entendre et, croyant qu'elle plaisante, se met à rire, ce qui plisse ses joues luisantes, gercées par les grands vents des Flandres.

Rafael se commande un grand souper et le mange avec flegme. Sa figure de dix-huit ans (il a la décoration du Transvaal pourtant) est parfaitement calme ; lui-même est posé au milieu de toute l'agitation comme il l'a toujours été dans sa vie qui fut et est la plus instable, la plus quotidienne qu'on puisse imaginer. Il est d'une extravagance figée. On le sent sans lien avec le reste du monde. Sans obligations, sans ennuis, sans domicile, sans compte à la banque, sans rien d'autre que les bijoux qu'il porte. Rien en lui ne révèle son passé : les nuits de fête à Mont-

martre ou à Rome, les nuits de jeu à Deauville, les nuits de danse à Saint-Moritz, les nuits d'amour en Pologne ou à Madère ont glissé sur son visage poli sans laisser de trace.

Ni insolent, ni obséquieux, il va dans la vie, indolent comme un animal de luxe, avec, comme tous les anciens d'Eton, ces façons un peu veules de coquette qui n'aime pas travailler.

Clarisse l'a près d'elle comme un joli chat; comme un chat il attend et reçoit mille égards pour les bontés dont il est l'objet, corrigeant la dépendance où il se met par une affectation d'indifférence.

Clarisse le regarde manger.

De temps à autre, entre deux danses, Louisa vient s'asseoir parmi nous. Elle est bien belle, mais d'une beauté pas comestible; nous n'en tirons pas de joie. Elle ne rayonne pas et près de nous se ternit.

Louisa va parler, ses yeux se meuvent lentement (elle a dû être élevée près d'une ligne où il ne passait que des trains omnibus); sa bouche s'ouvre. Elle dit:

— Je...

Mais Rafael lui coupe la parole. Elle referme la bouche, ouvre son sac, s'y mire comme au fond d'un puits ; ensuite : porte-cigarettes, fume-cigarettes, cigarette, coton, briquet ; ensuite houpette, rouge ; elle refait son grain.

Elle va parler ; sa bouche s'ouvre encore en losange ; elle déclare :

— Moi...

Elle est si étonnée qu'elle ne continue point. Elle essuie son rimmel. Elle pense.

— Cette guerre est bien ennuyante, fait-elle. On doit bien s'ennuyer dans les tranchées. Le dentiste aussi, c'est bien ennuyant. J'ai passé deux heures chez mon dentiste ce matin : aussi ce soir des névralgies, vous parlez... Dire que j'ai attendu vingt ans pour savoir ce que c'est qu'un mal de dents. Tenez, j'ai voulu faire plomber celle-ci ; non celle-ci ; la molaire du fond...

Mais elle n'obtient qu'un intérêt de courtoisie. Elle manque d'assurance parmi nous. Elle voit Clarisse dont l'œil semble dire :

— Mais tu ne comprendras donc jamais ?

Elle se lève et va montrer sa dent du fond au duc d'Orléans qui y met son doigt.

Il est quatre heures. Nous remontons à la surface du sol, laissant au-dessous de nous la fumée lourde des cigares, des odeurs de jicky et de foie gras. Dehors, c'est encore la nuit, la rue noire où les réverbères masqués d'ombre laissent choir par-dessous un cercle de lumière furtive comme celle d'une lanterne sourde ; l'homme de police vérifie les serrures ; des vidangeurs lisent le communiqué français à la lueur d'un falot.

Je propose un taxi, mais Clarisse préfère rentrer à pied.

— Prenez mon bras, dit-elle. J'aime tant la nuit. Pourquoi engloutir au sommeil la moitié de notre vie précieuse ? Pourquoi, enfants, nous couchait-on si tôt, sous prétexte que la nuit : ce n'est pas pour les enfants ? Vous releviez-vous la nuit ? Racontez ?

— Oui, Clarisse. Dès que ma mère m'avait embrassé et bordé, je sortais de mon lit. La fenêtre ouverte donnait sur le balcon et sur

la rue. Ce balcon était toute ma joie. Je sens encore sous mes pieds nus son plomb chauffé par le soleil qui s'y attardait jusqu'au soir; j'ai encore sur la langue le goût frais de l'appui en fer que je léchais; j'avais planté des capucines dans des caisses où l'on m'avait mis de la vraie terre achetée au marché du Cours-la-Reine. Par la fenêtre voisine de la mienne, je voyais mon père, dans l'ombre de l'atelier. Il dessinait debout, d'un geste aisé de sa belle main pâle, sous la lampe. Un soir gris et violet de juillet tombait sur Paris alangui et tendre. Les chevaux grattaient du sabot le pavé dans les écuries, les concierges fumaient sur leur porte, dans l'air calme, la Tour Eiffel n'avait pas encore ses colliers d'ondes mais portait une émeraude au front, les larbins finissaient les liqueurs dans les appartements des cocottes, et elles, je les voyais, au bout de la rue, en robes de mousseline, dans des coupés tirés par des chevaux roses, monter les Champs-Élysées, vers l'Arc-de-Triomphe. Le soleil rentrait coucher à Neuilly ; elles dînaient au Chalet du Cycle.

Clarisse serre mon bras, me prend la main.

— C'est cela, dit-elle, je suis comme vous ; j'ai le même sang qui, par les matins froids, coule dans mes veines comme du vin chaud, j'ai les mêmes nerfs que vous les soirs d'orage. Nous sommes tout près l'un de l'autre.

— Tout près, Clarisse. C'est un duo ; nous nous touchons. Nos pensées cheminent au pas l'une aux côtés de l'autre. Dans la rue, nos regards se rencontrent au même moment sur la plume amusante d'un chapeau, notre curiosité sur le même corsage...

Je vais vous désigner ce Français, décoré, le pantalon déboutonné et qui se frotte les mains avec un savon imaginaire, mais vous l'avez depuis longtemps remarqué.

Vous dites :

— Les figures des Français sont comme ces salons où il y a trop d'objets. On y trouve des moustaches, une barbe, des bésicles, des verrues, des grains de beauté avec des poils follets.

Et moi, je réponds vexé :

— Ma chère amie, celui-ci, c'est un Belge.

— Vous m'aimez donc un peu, Clarisse ?

— C'est-à-dire... cela m'agace quand vous décrochez le récepteur ou quand vous allez à Paris.

— Je n'en demande pas plus.

— Et vous, m'aimez-vous ?

— Non, mais vous êtes aux femmes ce que Londres est aux autres villes.

— ?

— Une ville qui ne vous satisfait pas entièrement, mais qui vous gâte toutes les autres.

Vous êtes jalouse. Ce qui, dans ma vie, s'étend hors de votre portée vous inquiète. Vous n'admettez pas la liberté; le silence vous pèse. Vous êtes avide de savoir, et savoir ne vous satisfait pas.

Vous dites :

— Décrivez-moi votre amie ?

Je réponds :

— Elle a un ventre poli, une chair ferme où les morsures ne restent pas, des seins écartés.

— Jeune?

— Très jeune : elle débouche les bouteilles avec ses dents, s'asseoit face au jour, n'est pas nécessairement chez elle, se donne sans nuances, n'a pas envie de faire l'amour tous les jours.

— Au fond, tout cela n'est pas très agréable.

— Aussi retourne-t-on vers les amies qui disent : — « J'aime faire plaisir », « vous êtes un enfant », « ma voiture peut vous reconduire », « vous êtes mal, prenez encore ce coussin », « parce que je sais que vous aimez ça... »

1914.

DELPHINE

Je rentrai chez moi, la tête dans un vent aussi confus que celui qui saisit les gares quand l'express a passé. A la hauteur de Queen's, prenant son virage au ras des pierres, le courant d'air apportait l'onglée au fond des poches. Mon surplis de sous-gradué enflé comme une voile noire me tirait en arrière par les deux épaules. Je gelais sous cette tempête de mars, mettant comme mes condisciples un point d'honneur à sortir toute l'année en escarpins, sans pardessus et sans chapeau. Il avait fallu sacrifier bien des usages depuis cette première nuit d'école, où, contre d'outragés pyjamas anglo-saxons, un Français de quatorze ans avait, à coups de traversin, dû défendre la chemise de nuit nationale, en jaconas avec broderies russes.

On pourrait aligner sur la longueur de trois écluses les corps des étudiants qui sont restés aux Dardanelles ou à la Bassée et cependant il en est revenu plus encore. Les collèges ouvrent des annexes. Oxford n'est plus ce préau désert, traversé à certaines heures par des professeurs sans cours, des Hindous furtifs adonnés au spiritisme et des soldats touristes canadiens ; ce n'est pas un cloître distingué comme jadis, mais un hameau laborieux où les habitants reviennent du grec et du latin comme du champ et de l'atelier. Cela n'est plus empoisonné d'élégance et de temps perdu. L'éducation des fils, le plus lourd des impôts anglais, subit ses restrictions. Le temps du Clicquot quotidien, des bals au Clarendon, des dissertations latines achetées toutes faites et de la vie à crédit où il suffisait de jeter aux marchands un nom de collège honorable pour s'éviter la visite d'une facture avant la fin du terme d'été, troisième année, ce temps-là a rejoint celui des premiers Georges, quand les étudiants se ruinaient en équipages et entretenaient des

maîtresses. C'est pourquoi, comme mes camarades, je faisais retour aux habitudes frugales, vivant suivant la règle et dînant presque tous les soirs en réfectoire, bien que logeant en ville. Nous avalions l'entremets, une sorte de moka jaune et rose alternativement, qui avait l'aspect du lard et la saveur de la pepsine, puis un grand verre d'eau. Pendant que les « dons » disaient les grâces, les trognons de pain arrivaient sur Harris, le vieux garde-réfectoire qui, les grands jours, sort son album de célébrités où l'on voit des vice-rois des Indes, des ducs en guêtres, ou encore, en veston de velours noir bordé d'une ganse, M. Oscar Wilde, le collectionneur de faïences bleues, qui n'a étonné son temps que parce qu'il est resté dans la vie un Magdalenman et qu'au lieu de payer des amendes il a fait des travaux forcés.

J'habitais Banbury, terrains bigarrés de chalets économiques où il y a autant de *Wordsworth house* et de *Keat's lodge* que de bonnes sur les bancs, apprivoisant

des baisers sur une bouche sans lèvres, malgré les lunettes tordues et l'irréparable cassure des cols en celluloïd. Je passais, sous-gradué de deuxième année, fier d'avoir juré du latin en habit, sur la Bible, devant le vice-chancelier ; d'avoir chu dans la rivière ; et de rentrer, quand la chose était possible, de Londres, par le dernier train, dit des fornicateurs, sans tomber victime des rondes universitaires d'après le couvre-feu, maître local parce qu'un usage féodal me donnait le haut du trottoir et le milieu de la rivière.

Je trouvai dans l'antichambre, sous les ramures de cerfs où pend le gong et le bocager spectacle de martinets empaillés, une lettre à mon adresse. Je montai deux étages pour éclairer une chambre semée de livres, de sellerie, de siphons, avec, aux murs, une fourchette à toast, un Dante Gabriel Rossetti et un combat de coqs que deux messieurs à favoris et à sous-pieds poussent l'un vers l'autre à l'aide de cornets de papier.

Je lis ceci :

DELPHINE

Londres, ce 13 mars,
Couvent Sainte-Marie
King St. Leicester Square W. C.

« Jean. »

« Je vis à Londres depuis une semaine. Il est dix heures du soir, et je suis couchée sans sommeil. J'habite une chambre dans un couvent. Je cache mon eau de Cologne, luxe Delphine. On ne m'a pas autorisée à laisser ma malle dans le couloir. Autour de moi il n'y a que des portraits de ma mère; c'est la personne qui tient encore le plus de place dans ma vie. Comme mon mari est mort, les lieux où je suis n'ont aucune importance. Je ne sais pourquoi je ne suis plus en Touraine. J'ai pris le bateau à cause d'une affiche. Je suis une jeune femme seule. La compagnie des hommes et des femmes me manque et me répugne à la fois. Je suis comme autrefois, aux bords de la Loire, mais avec des nerfs usés. Voilà que j'ai sommeil. »

DELPHINE.

∴

Delphine.

Cela se meut sur l'écran de mes rideaux. Les paysages s'enfoncent les uns dans les autres ; une tête apparaît sur une route et à peine se demande-t-on par quel oubli, qu'autour d'elle se cristallisent soudain des boiseries, une porte, une fenêtre et qu'un salon bourgeois investit de toutes parts un paysage tropical qui, l'instant d'avant, poussait là ; le salon à son tour, fondra sous le poids d'une de ces bourrasques cinématographiques qui visitent les plus modestes jardins. C'est ainsi que ma cheminée de bois laqué blanc que colore l'anthracite se disjoint, choit, s'amenuise en de roses coteaux où je reconnais Vouvray ; la plaque de cuivre se met à trembler et s'épand à son tour en un glissement fluide et puissant d'où naît la Loire. Je revois une maison avec deux ailes nouées à un perron, des rideaux en chintz et un pianola. Delphine en déclanchait l'asthme et me prodiguait l'ouverture du *Barbier de Séville ;* le long

du rouleau perforé les trous descendaient en zig-zag, rendant un bruit perlé. Tandis qu'elle jouait, je regardais ses cheveux, crins durs tordus que j'aimais ; à ces heures là, la vie n'a rien ajouté, sinon qu'il ne faut pas onduler naturellement. Puis je prenais sa main et pensais : « ceci seul importe ». Les soufflets du pianola cessaient de gémir, les notes de s'abattre. J'aurais voulu demeurer toujours ainsi ; mais nous étions des enfants graves ; la tante de Delphine ne nous entendant jamais rire s'inquiétait et bientôt deux yeux stupides, noyés dans l'eau des lorgnons, nous déniaient tout tête-à-tête.

On me laissait jouer avec Delphine, qui ne se salissait pas et refusait de monter avec moi à l'échelle du réservoir. Mais sa froideur, son intelligence et des « mots qui n'étaient pas de son âge » déplaisaient à mes grands-parents.

— Delphine, entendais-je dire, c'est le portrait de sa mère. Sa mère habite Toulon avec un officier de marine. Une dame de pâleur, avec des doigts roses, des costumes

annamites, jamais habillée, et qui laisse refroidir, sans y toucher, des mets exotiques; fière de jours voués à une table d'hommes spécieux, ridés et pleins de mécomptes maritimes.

Delphine ne vivait poétiquement que par ses rêves. Elle me les racontait chaque jour avec précision. Il y avait de l'eau toujours, claire quand elle se sentait bien, bourbeuse quand elle était fatiguée. Souvent aussi des fauves, lynx, panthères, mais très doux, et avec un pelage soyeux. Elle montait avec eux dans les arbres jusqu'aux plus hautes branches d'où elle se laissait tomber dans le vide. Elle savait à fond la signification des rêves, et comme je m'en étonnais elle m'avoua qu'elle correspondait avec Mme de Thèbes et même me montra des lettres où elle la tutoyait.

Pour moi Delphine était l'univers. Un univers d'une inspiration plus personnelle, moins soucieux des suffrages que celui dont je faisais partie.

— Jamais, affirmait-elle, je ne serai de ces femmes qui acceptent en disant non.

Elle allait devant elle toute à la joie d'essayer des mots, de pratiquer des idées. Chaque expérience lui était un enchantement. Aucun vocabulaire ne lui paraissait déraisonnable, aucune forme digne de discrédit. Ne se livrant jamais, elle connaissait cependant toutes les imperfections de ce monde que limitait la grille de l'octroi de Tours, et, tout en m'aimant bien, ne s'aveuglait pas non plus les miennes. Elle m'eut voulu voir porter des lunettes.

J'essayais de la dominer par l'esprit. Je lui prêtai *Dominique*. Elle me le rendit gravement. « C'est beau », puis elle conclut : — « Vous êtes très sensuel. » C'était vrai. Il y avait, après les repas, des nappes de feu dans mes grosses joues et mon nez se laissait prendre à de bien vulgaires odeurs. Delphine me semblait au contraire mesurée et personnelle. Elle l'était en fille de son âge avec des connaissances infinies, un jugement certain; habile, fière de son ascendant, à un moment où les garçons sont obligés de vivre à crédit, grâce à leur hypocrisie ou à l'indulgence des personnes plus âgées. Tout

ce qu'il y a de langoureux, d'insoumis, de fécond et de malpropre dans l'espèce humaine semblait m'avoir été dévolu. Mais il ne me restait qu'à progresser. Elle n'avait plus qu'à présenter à la vie ce visage fermé, ce cœur vide, pour être aussitôt dénoncée à la destinée, de toutes parts inquiétée et assaillie, dès qu'elle se fut risquée hors de chez elle, par des disgrâces, dont son mariage ne fut pas le moindre.

La guerre est cause de tout cela, c'est entendu. Et en 1917, il n'existait rien à Tours qui empêchât une jeune bourgeoise française d'épouser un officier russe à bottes molles, qui la suivait depuis deux mois, quand les hôpitaux regorgeaient d'aveux singuliers en toutes langues, les trains sanitaires étaient cueillis par des dames comme il faut qui, à l'odeur des gangrènes ne se possédaient plus, des thés s'ouvraient autour de l'archevêché et le bord des routes s'ornait de grands parapluies sous lesquels des Annamites abritaient de jaunes unions.

Mais ceci est bien postérieur à l'époque où Delphine et moi nous longions la Loire

à bicyclette, avant dîner, jusqu'à Luynes.

Des inondations étaient tendues entre des peupliers cantonaux. Au-dessus des falaises de calcaire tombait un soir que n'arrêtait pas le faux soleil de la moutarde fleurie. Le fleuve emportait un ciel plombé; dans les prés, en contre-bas, un bétail taché s'avançait en suivant sa langue.

Delphine pédalait contre le vent. Elle portait un béret et un chandail de laine bleue. De temps en temps elle mouillait ses lèvres que le vent séchait. Sa figure, au repos, ou quand elle était chez elle, un peu maussade, se détendait par l'effort, devenait accessible; reflétée dans le nickel du guidon elle apparaissait même élargie, vulgaire et tonique. En ces moments-là je me reprenais; elle se mettait en roue libre et se laissait pousser avec complaisance, ma main posée sur son dos plat.

En vue de Saint-Symphorien le terrain n'était plus gaspillé. Il n'y avait de place que pour des légumes, des bistros ou des amours. Nous posions nos machines sur le talus et descendions plus près de l'eau. Au

milieu d'une insurrection de nuages, le soleil tombait.

Avec sa nappe d'eau généreuse et vaine, son ciel vénéneux, ses calcaires troués de caves, la Touraine devenait, pour un instant, farouche. Pour un instant aussi, Delphine était à moi; je mettais ma tête sur ses genoux, les joues irritées par le lainage de sa jupe. Mon cou se gonflait; elle passait sa main à l'intérieur de mon col, maternelle, prudente et agacée, et disait : « Vous êtes en nage ». J'embrassais sa main toute chaude, puéril et plein de passions terrestres. Delphine s'aigrissait : « Je déteste les voluptueux, je vous en préviens. » Je n'insistais pas, redoutant la façon dont elle me faisait honte de mon plaisir et les colères où la mettait mon chagrin. Elle semblait douée, pour se lever la première, d'une énergie extraordinaire. Je la suivais.

⁂

Je me réveillai un dimanche, vers deux heures de l'après-midi, dans un bain turc

de Jermyn St, après un court sommeil haché de cauchemars, enroué, les yeux brûlants, les reins cassés. Je m'étais couché au jour, après la course annuelle de Putney-Mortlake, où le « huit » de Cambridge avait passé la ligne d'arrivée après avoir trouvé au bout de ses avirons bleus, assez d'envol pour fabriquer ces trois longueurs d'avance dont le souvenir demeurera pendant un an insupportable à Oxford. Les deux équipes avaient recommencé le soir, un match liquide et fraternel au banquet du Trocadéro, puis, véhiculé sur les toits des taxis en grappes hurlantes, descendu la gamme des music-halls ; l'Empire d'abord, où les avant-scènes affrontées échangèrent, comme des couplets, les cris de guerre des collèges; puis l'Oxford où le spectacle français permettait des inconduites; puis le Chelsea-Palace où il y eut bataille rangée, et dérangée par la police; enfin, sur le coup de minuit, Londres était devenu une masse incandescente, saccagée de plaisirs, où des autobus, vêtus de réclames, passaient avec des bruits de tiroir, où les maisons flan-

chaient comme nos devants de chemises incassables; des harmonicas portatifs lavaient les âmes à l'eau des psaumes. Le soleil électrique du hall du Savoy s'était éteint dans la Tamise; à la faveur de l'ombre poussèrent les fleurs sournoises des clubs clandestins: *Boum-Boum*, le *Lotus*, *Hawaï* où le portier mutilé découvrait en nous voyant un rideau rose derrière lequel la figure perdue de poudre ocre d'un juif galicien en habit aux boutons de cornaline, détachait d'un carnet à souche les bons d'admission à la cave.

Je me levai, me fit masser et me rendis chez Delphine.

Au bord de cette nébuleuse de poussière, d'or électrique, de sifflets et de cris qu'est Leicester Square, le couvent français étendait trois maisons contiguës à façade de briques blêmes, révélé par l'ogive de sa porte de chapelle sur laquelle s'inscrivait en français *Dames du Bon Accueil*. Voisine, la porte du couvent était forée d'un guichet grillant l'œil sanguinolent de la sœur tourière, à la cornette douteuse. Je

me trouvai dans un parloir, salon d'un Dieu de classe moyenne, où, sur un parquet profond dormaient des nénuphars de sparterie devant des chaises de reps vert.

Delphine entra, habillée de deuil, l'ovale de la figure souligné par une barrette de crêpe blanc. Je ne l'avais pas vue depuis cinq ans. Nous nous embrassâmes. « Vos joues sont un peu moins dures qu'autrefois », dis-je, par cordialité. Sa figure, lisse comme un bol de porcelaine, fuyait sur les côtés en une courbe égale, entraînant à la surface deux yeux noirs liquides et plats, mais ma mémoire hésitait en face d'une bouche amollie, fatiguée aux coins et qui portait sans plaisir ses dents égales. Les narines s'étaient ouvertes, et s'allongeant, ne participaient plus à la ligne du nez si fin, busqué et étroit jusqu'à la transparence, seul relief du masque. Le regard aussi avait changé, plus taciturne, rarement embelli par son éloquence ou son assurance de jadis. La joie de nous revoir fut nulle. « Je ne prends pas le voile, fit-elle, en riant ; mais j'ai besoin de repos et ce couvent m'a été recom-

mandé et me convient ». « Dieu nous tend bien des embûches après le malheur, pour nous punir », ajouta-t-elle.

Je vis sa chambre, aussi sommaire que celles des meublés borgnes du quartier. Les murs étaient tendus d'un ancien papier de crèche, bleu à étoiles d'or. Dans la cuvette fêlée trempait du muguet. Delphine s'habillait pour aller à vêpres ; j'acceptai de l'accompagner.

La fenêtre à guillotine décapitait un segment du square strié de cordons téléphoniques qui soutenaient le poids immédiat d'un ciel aveugle. Les coupoles orientales de l'Alhambra, le restaurant Cavour avec son abandon et ses taches noires de chianti sur les nappes, égayaient de leur plainte méridionale l'image du dimanche.

Dans la rue elle prit mon bras et bientôt apparurent des traces de notre camaraderie ancienne. « Je suis heureuse d'être ici », dit-elle, « les Anglais sont de drôles d'enfants, aux mains piquées de taches de son, que les écureuils et les pois de senteur font pleurer. Ils parlent avec volubilité comme

des méridionaux sans lèvres, sont victimes de leurs nerfs et n'ont aucune résistance aux émotions quand il leur arrive de les ressentir. Tous ressemblent à Miss Mabel, mon institutrice de Tours, à la fois déférente et égarée. Elle avait une montre avec une miniature leste qui lui valait son prestige. Dans les premiers temps elle croyait mon mari amoureux d'elle. Vous n'avez jamais connu mon mari ? Il ressemblait à Michel Strogoff, au premier acte, quand il a encore son bel uniforme et tous ses cils; à un ténor que j'avais vu dans Hernani. C'est pourquoi quand je le rencontrai pour la première fois, je me retournai. Deux mois il nous suivit. Il m'écrivait des lettres sur un papier alternativement rouge et violet. J'étais ravie. Il me demanda en mariage. Je décidai de refuser moi-même. Une fois en face de lui je fus prise de panique et deux semaines plus tard nous étions mariés. Vous savez comment il fut tué devant Odessa, peu après. Je ne l'ai pas oublié ; il était bon, turbulent et fou comme les Russes. Chaque fois que j'étais dans mon tort il pleurait et me demandait pardon

en sortant son revolver. J'aurais été très heureuse avec lui. »

Delphine m'explique ce qu'a été son veuvage. Comme une longue veille infructueuse où, avec minutie, elle chercha d'abord à surprendre en elle-même des signes d'espoir. « Me laisser seule et me tenir compagnie, disait-elle, sont les deux plus mauvais services qu'on puisse me rendre ». Puis, en transfuge, elle passa à Paris dans une même inquiétude, parmi des milieux divers, des semaines dans la recherche de ce qu'elle nommait un système pour vivre, ou pour ne pas disparaître. Elle n'y trouva guère que de courts sursis où son temps se partageait entre des êtres sans rayonnement, fourbus d'intelligence ou atrophiés par une hideuse pratique du plaisir. Elle refusa leur médiation.

Je retrouvais bien en Delphine la même vaillance que jadis mais devinais une moindre résistance et sous chaque parole des oscillations plus véhémentes. Je n'ai plus beaucoup l'habitude des jeunes femmes de mon âge n'ayant fait que de brefs séjours en France pour des examens, au cours des

dernières années. Sont-elles toutes comme Delphine ? Les aînées m'étaient toujours apparues comme des abîmes de dévouement, les unes s'attachant à des devoirs, celles qui préféraient le plaisir s'imposant d'autres charges non moins lourdes ; toutes enfin soucieuses d'obligations, aimant la vie et sans révolte contre les résistances qu'elle leur offrait. Delphine, au contraire, ne porte pas son égoïsme comme une disgrâce ; elle le manie comme un enseignement plein d'intelligence, comme une conception précise et estimée, mais qui l'épuise. Elle avoue sa sécheresse de cœur, qui n'est pas la même que celle qu'il y a six ans, mais que celle-là sans doute préparait, avec tant d'indépendance que je m'abstiens de la mal juger. Je devine que loin de trouver des raisons de durer, Delphine accepte de se détruire elle-même avec impatience, ce qui lui vaut une tolérable et passagère grandeur.

Nous arrivâmes à la cathédrale de Westminster, qui se trouve à quelque distance du trafic passionné par lequel la gare de Victoria s'unit à la Tamise, à travers les

offices coloniaux aux fruits de cire ; je connus là le sanctuaire de la nouvelle foi catholique qui s'étendit sur les gazons anglicans à la fin du siècle dernier. Les grands cardinaux britanniques Manning et Vaughan, voulurent ce témoignage de piété et de goût grâce auquel une prière serait possible dans un édifice moderne. L'on pouvait en effet se réjouir à la vue de ces murs sincères et nus de basilique, tout en briques, bien que Delphine indiquât avec inquiétude à mi-hauteur une ligne plus sombre marquant la crue prochaine, par le bas d'un revêtement de marbres trop précieux, par le haut de mosaïques modernes.

Devant le sanctuaire, pris en écharpe par les faisceaux d'un soleil pâle et brisé, une croix byzantine géante barrait l'abside. Une obscurité où s'amalgamait l'encens et les brouillards du dehors estompait les dômes percés de craintives fenêtres. Malgré la parure de lustres semblables à d'orientales coiffures faites de cercles de fer superposés d'où des lampes pendues à des chaînes tombaient, la cathédrale était un monu-

ment massif et d'utilité publique, comme un aqueduc romain ou une gare. A la chapelle du Saint-Sacrement on disait les vêpres ; l'orgue construisait de grandes architectures de sons. A travers les grilles de cuivre, des fidèles baignés de recueillement, deux nurses, un homme de la Cité agenouillé devant son haut de forme, un invalide de Chelsea en habit rouge, un officier de l'armée des Indes avec un turban ; devant l'autel trois prêtres officiaient. Delphine se taisait la face dans les mains. Puis, elle se tourna vers moi, le regard trouble, serra mon bras. — « Pourquoi suis-je quelqu'un de si mal ? fit-elle. Pourquoi est-ce que j'aime tout ce qui est mal ? »

De m'avoir ainsi livré sa pensée elle sourit ensuite.

— « Vous êtes quelqu'un de tout petit à qui je ne puis rien expliquer ».

Elle m'emmena vers les chapelles des bas-côtés où se révélait le même goût d'un art soucieux d'éviter les pompes et l'archaïsme. Nous passâmes devant la chapelle de Saint-Patrick, avec son revêtement de

marbres irlandais et le rétable où s'incrustaient des trèfles de nacre. Toutes les pierres du monde, de Numidie, de Thessalie, de Norvège, commençaient de paver l'église d'un luxe de marchands. Un autel noir et blanc, semblable à une salle de bains d'actrice, fruit d'offrandes des grandes banques transatlantiques semblait réservé aux dévotions sud-américaines. Sur la première marche était agenouillée une femme enveloppée d'une cape de bure à grosses fronces, qui tenait du froc et du raglan. Je me penchai, et vis, sous un capuchon, une figure de petite fille fardée, enveloppée dans des cheveux gris frisés. L'index, chargé d'un gros cabochon d'émeraude égrenait un rosaire. J'allais signaler à Delphine cette visiteuse castillane du temps des Incas, lorsque la dame se retourna, et, reconnaissant mon amie, la salua de trois mots bousculés et pleins de vent, prononcés d'une voix de contralto.

C'est ainsi que je connus Pepita Warford, anglaise d'origine cubaine, dame patronesse du couvent où habitait Delphine. Elle vint

à nous, l'embrassa, nous parla de la Sainte-Vierge, de l'élevage des ouistitis et des avantages de la vie nocturne. Delphine riait, affectueuse et énervée.

Malgré ma distraction, je ne pus ne pas remarquer ce singulier épisode. Dès que j'eus vu Mrs Warford, j'exhumai en sa faveur une inimitié inconcevable, beaucoup moins guérissable que l'antipathie spontanément éprouvée pour tous ceux appelés à jouer un rôle dans la vie de nos amis. Elle me fit l'effet d'un végétal hypocrite par qui l'on se trouverait soudain cerné. Sa dévotion prenait l'aspect d'une coupable industrie et quand elle gazouillait en aucune langue des invectives ou des éloges, l'on pensait aussi à un rossignol usé.

Je fus sur le point de dissuader Delphine de se laisser ravager par de telles relations. Je pressentais qu'elles pouvaient l'entraîner, par des voies saintes, vers d'inquiétants renoncements. Puis, je réfléchis, tandis que Mrs Warford retombait en oraison, qu'il n'arrive jamais malheur à personne et qu'abuser des choses est une condition

essentielle pour, ensuite s'en rendre maître. D'ailleurs un danger vaut d'être payé son prix. Je réduisis donc mon humeur et me refusai à toute manifestation d'une rude sagesse, craignant de m'attirer de la part de mon amie une colère que je souhaitais lui voir tourner bientôt, pour son plus grand bien, contre elle-même.

*
* *

Je repris mes études à l'Université. Je n'étais inscrit à aucun club et je ne pratiquais aucun jeu. Le champagne frelaté, les cigares secs, et la dépense qu'on y faisait m'avaient éloigné des clans où des princes russes, des fils d'Australiens et des possessionnés allemands donnaient le ton. Je ne redoutais pas moins les forts en thème de Balliol, les Yankees de Saint John's et la graine cléricale des boursiers de Worcester ou de Wadham.

Je reçus des lettres de Delphine. Elles marquaient un poignant désir de se distraire. Affligées ou gaies elles m'apportaient de Londres une curieuse saveur d'indocilité,

ce quelque chose de ponctuel et de prémédité dans les hardiesses qui est particulier aux Français et constitue comme la politesse des excès. J'avais plaisir à les relire en travaillant dans la bibliothèque Bodléienne, sorte de grange où le bois des charpentes de six siècles restituait, comme l'âme d'un violon, le moindre bruit, tandis que sur des rayons pareils à des planches de fruitier, les manuscrits odorants séchaient.

Un dimanche soir, sortant de chez moi pour aller dîner, je rencontrai Fraser, professeur d'All Souls que sa vanité de poète conduit assez souvent à Chelsea le samedi soir. Il m'emmena dîner à la table haute de son collège, et, tandis qu'un proviseur, veiné de violet dès le second plat, ayant aligné devant lui les vins dans des carafons de cristal taillé, faisait passer le porto autour de la table, j'appris de Fraser qu'il avait fait à Londres la veille au soir la connaissance de Delphine.

— Elle est entrée, dit-il avec emphase, choisissant des mots précieux dans ce vocabulaire périmé de 1880 qui n'a plus cours

que dans les milieux universitaires, à un bal public du bas quartier d'Hammersmith. Il y a là un jazz unique et l'on y loue pour six pence sa danseuse ou son danseur. Elle apparut tendue de crêpe noir comme un catafalque humoristique, comme en deuil de son repentir, telle Anactoria portant la langueur de chaque valse comme un péché nouveau, flanquée de mon ami Father W... (il me cita un jésuite qui s'était fait un nom dans la prédication comique) et d'une curieuse vieille enfant espagnole qui enveloppait dans une peau de panthère des avantages sans précision. »

Elle m'a demandé si je vous connaissais et nous avons parlé de vous. Après le bal nous avons tous été prendre le petit déjeuner chez elle. Nous nous amusâmes vraiment beaucoup, mais elle nous suivait avec une sorte de sinistre joie, les yeux de feu et la bouche de cendres. Son cœur précoce et contusionné m'a plu.

« *Heart bruised with loss and eaten through with shame.* » Je vous lirai un jour ce que j'ai fait là-dessus ».

*
* *

Ainsi Delphine avait, en quelques semaines, passé du prie-Dieu à une bacchanale tapageuse. Je n'en avais nulle irritation. Je ne pouvais d'ailleurs pousser le préjugé jusqu'à lui en chercher querelle. Je ne savais pas encore combien à Londres certaines choses sont possibles vite, que Paris ignorera toujours tant les gens y vivent côte à côte, divisés par le mépris ou la crainte des curiosités. Londres est un hermitage furtif auquel renoncent difficilement ceux qui en goûtèrent. Les rues seules, sont emplies de presse, de cris, de réclames, de snobismes, de prouesses commerciales ou sportives ; elles n'empiètent pas sur de doux déserts où le plaisir semble moins qu'ailleurs périssable. Ainsi je m'expliquai que Delphine eut passé du désespoir à des divertissements qui semblaient aller en empirant. Je me répétais : — « Que va-t-il arriver à cette amie d'enfance ? » sans pouvoir créer autre chose qu'un lien factice,

extérieur comme une parenté. — Pourquoi suis-je quelqu'un de si mal ! Je pensais de nouveau à ces paroles de Delphine comme à l'aveu d'un être que des conséquences seules accablent et qui ignore les origines du litige dont il est l'irresponsable enjeu. Son despotisme d'enfant, cette discipline qu'elle inspirait autour d'elle, sa répulsion pour tout ce qui était facile et apte à devenir un plaisir devaient-ils s'expliquer par la crainte qu'elle avait d'elle-même ?

— « Je ne me sens pas bien, m'écrivait-elle ; dès que je ne me divertis plus, je me tourmente jusqu'à la rage. Mes forces, je les gaspille au point qu'il me faudra penser bientôt à n'écrire que des faire-part. Mais à qui dire adieu ? Un funéraire brouillard d'été et toute la ville chauffée comme une plaque de four et mon ignominie et votre désapprobation que je devine, est-ce cela le spleen ou ce que l'abbé Prévost nommait les « vapeurs angloises » ? Le soleil apparaît comme à travers un verre fumé, mes aliments ont un goût de phénol, je ne peux plus dormir, et je ne trouve une momentanée

fraîcheur que la nuit, dans les parcs, ou grâce à la poudre, hélas bien mélangée de borax, d'une petite droguerie de Commercial Road... »

*
* *

Juin était arrivé. Les universitaires, vêtus de flanelle blanche dévoraient un faux été fait de soleil glacé, de verdure défaite et de trop d'eau. Les docteurs à bonnet carré passaient sur la rivière, précédés d'un bateau chargé de fanfare. Les familles, venues des environs, montées sur des coachs, d'impériale à impériale s'offraient du sucre ; les calicots sortaient des complets de revues de fin d'année et s'efforçaient de ne pas « plumer » avec leurs rames, de ne pas heurter leurs bateaux, pour montrer des manières et s'appelaient : Monsieur.

Les profiteurs de la guerre se vengeaient, au spectacle de leurs fils, d'une enfance d'arrière-boutique et descendaient du Nord dans des voitures nickelées avec la figure d'un valet de pied dans chaque phare. Rendu par une province repue, l'acteur Benson

arrivait avec sa troupe shakespearienne, ses pauvres décors liquides, ses forteresses flageolantes et trouées et nous subîmes trente-cinq actes en une semaine, par abonnements. Le talus des routes s'ornait de pique-niques, d'iris, de motocyclettes blessées. La campagne était devenue un vert désert où passaient des paysans en jaquette et en chapeau melon. Aucun pommier creux blanchi à la chaux ne pouvait éviter à se pencher sur l'eau dallée de nuages, le poids d'une barque et l'odeur d'une lampe à alcool ; dans les roseaux éclatait le rhume des foins des phonographes restituant à la nature cette poésie qu'ils lui avaient, pour leur succès, empruntée. Toute une foire liquide tenait maintenant jusqu'à la fin du terme d'été, ses assises, accompagnant comme à l'arrivée d'une course, d'un encouragement de cris, d'un bruit de crécelles, de pétards, de rag-times et d'une odeur fade de limonade et de thé-réclame la fin de l'année scolaire.

Il y eut sur la Mésopotamie une fête de nuit. Les pontons des collèges formaient des masses lumineuses dont la moitié trem-

blait. Les bouchons sautaient à la rivière, les fusées se nouaient en aqueducs, les feux de bengale étendaient une nappe crémeuse que l'eau striait. Seul, je poussai mon canoë et ses coussins humides de rosée vers les écluses. Des projecteurs débitaient à même l'obscurité tiède des angles d'électricité captivant l'église d'Islington où bavait un lierre noir et des barques qui chantaient. L'une entra, comme par une porte soudain ouverte, dans la route du phare. J'étais à ses côtés, resté dans l'ombre et je reconnus Delphine toute blanche, le jet de lumière en pleine figure, qui fumait. Elle paraissait ivre et en proie à une molle dérive. Mrs Warford était elle aussi au fond du bateau d'où ses cheveux gris crépus, qui me la firent reconnaître, émergeaient. A l'avant, les pieds au-dessus de l'eau, jouant du banjo, se posait un individu d'aspect douteux qui m'apparut comme un Italien Yankee. Il tenait entre ses mâchoires de gorille un lampion allumé qui éclairait par dessous une moustache à la Charlot et deux narines noires. La nuit les dévora à nou-

veau d'un coup. Je vis Delphine jeter par dessus bord une cigarette allumée qui grésilla.

J'étais confondu et peiné comme si la chose me portait tort. Non d'avoir vu de mes propres yeux en Delphine ce personnage nouveau que je devinais, avili et en proie à des gens difformes, mais de ce qu'elle m'eut caché sa présence là où je me considérais comme chez moi. Peu après, une lettre reçue d'elle ne mentionna pas qu'elle eut quitté Londres. Mon amitié y vit une tromperie, puis, en pensant qu'elle n'était peut-être plus libre, s'alarma. Je regrettais de voir un être une fois parfait voué à cet abandon, prêt à rejoindre le sinistre troupeau des femmes seules, nourries d'aventures, de celles qu'une sourde mais impérieuse vocation éloigne à la fois de l'amour de soi qui sauve les femmes belles et des attachements naturels qui satisfont les autres.

*
* *

Ce fut le déplaisir même que cette aventure me causa ou l'intérêt que je portai

soudain, malgré mon humeur, à Delphine, qui me fit me diriger un mois plus tard, à la fin de l'année scolaire, vers l'atelier d'Ebury Street, dont Fraser m'avait donné l'adresse.

On y accédait par un cimetière désœuvré où sous un gazon gras continuent de vivre, immobiles, de grands squelettes anglo-saxons que la mort ne déforme pas. Hors des remises des automobiles qu'on lavait remplissaient de fraîcheur une rue allégée déjà par ses rideaux, ses cuivres, ses portes rouges, ses marchands de miroirs et de boules-panorama, et ses fabricants de papier glacé. Aux vitrines des agences de location, des photographies mangées par la lumière apportaient les spectacles rustiques de bungalows, d'arbres à épaisse toison, de gazons blancs.

Je dus frapper longtemps, bien qu'entendant du bruit derrière la porte. Puis la voix de Delphine. Il y eut un jeu de clés et de chaînes et la porte s'entr'ouvrit sur une figure blême, bouffie, dans laquelle le nez s'accentuait, tranchant ; les paupières semblaient

trop courtes pour les yeux. Je fus si frappé, qu'une plaisanterie cordiale sur la façon dont elle se verrouillait comme une octogénaire, ne passa pas mes lèvres.

— « Tiens, c'est vous », dit-elle, en me considérant sans surprise. Passivement elle me laissa entrer.

Plus que tout le reste, son regard avait changé. Fixe avec une expression d'hébétude peureuse, il ne devenait mobile que pour vaciller sous le mien, se refusant à le rencontrer et à l'amener au centre du cœur que l'on devinait gâté comme un fruit. A la suite de Delphine, je pénétrai dans l'atelier d'où un jour livide dévêtit complètement une femme aux cheveux gras, décolorés, tournant à un rose tomate, au dos voûté, enroulée dans du schantung, avec des bas mal tirés et des savates. Sa manche retroussée laissait voir un bras semé de taches roses, bleues ou noires. Elle devança mes reproches. — « J'ai été très malade. J'ai eu des abcès, puis je suis restée aveugle la semaine dernière pendant vingt-quatre heures. On ourdit des complots contre moi... »

Delphine se regarde dans la glace, tire sur ses joues, se frotte le front.

— J'ai l'air d'une ecchymose vers le quatrième jour.

— Autrefois vous refusiez toujours d'être victime.

— Autrefois, je ne me souviens plus, c'est drôle, je perds tout à fait la mémoire depuis quelque temps.

Ses phrases trébuchaient. Elle vit dans mes yeux que sa folie me semblait évidente. Se recueillant, elle fit effort pour choisir ses mots.

— C'est une curieuse chose, dit-elle, que d'être d'un milieu. On ne sait comment cela commence, bien qu'après, on ait l'impression que cela fut, par des forces mystérieuses, combiné d'avance. Emmenée quelque part, on y retourne le lendemain et c'est un cercle magique qui se referme. L'on vit dans l'intimité de gens qu'on ne connaissait pas et qu'on n'aurait jamais choisis. C'est la période où on s'amuse beaucoup, où la camaraderie, une bonne humeur générale, l'échange d'élans vitaux, font du groupe un

personnage utile pour lequel on néglige peu à peu, sous de divers prétextes, tout ce qui n'en fait pas partie. Puis, des fissures apparaissent. Les éléments les moins bons semblent naturellement prendre le dessus. On est lié par des répulsions, des inimitiés, sans parler des tendresses. On veut enfin, sinon se retirer, du moins mettre entre les autres et soi un peu d'espace. Il n'est plus temps. Un contact est né, absolu, tacite. On veut lutter seule, voyager, mais sans pouvoir partir ; travailler, se distraire ; mais le groupe est là qui veille ; sous forme d'injonctions, d'occasions, il vous retrouve, vous attend chez vous, vous reprend ; tout en dehors de lui semble inacceptable, hors d'atteinte. On ne communique plus qu'entre initiés par des mots singuliers qui sont un langage. Tout cela encore ne serait rien si un jour, sous l'influence d'éléments dangereux ou plus endurcis, qu'on devine venir d'autres groupes aujourd'hui dispersés, on n'arrivait à une révision totale des données de la conscience, à une remise en question de tout, jusqu'au bord du néant.

— Mais qui vous a menée là ?

— Comme partout j'ai eu affaire à d'honnêtes gens et à des gens très mal, les premiers menés par les seconds. Et puis ici, c'est si drôle.... à Paris il y a des limites à tout. A Londres, on est sans point de repère.

— Mais moi, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, ne suis-je pas là pour vous aider ?

Elle n'écoutait plus, épuisée par l'effort qu'elle avait fait pour penser, pour parler.

— Viens avec moi, Delphine, je ne peux pas te laisser ainsi. Je rentre à Paris demain, veux-tu que je te prenne une place ?

— Je ne pourrai pas.

— Veuille-le.

— Je ne peux plus vouloir.

Elle éternua, les muqueuses gonflées, les paupières rouges.

— Laissez-moi. Je n'ai besoin ni de vos conseils ni de vos reproches. Cela, je ne le tolèrerai de personne. Tout ce que vous me dites d'ailleurs est entaché d'égoïsme et de méchanceté. Vous feriez bien mieux de me laisser reposer. Tous les jours, à la même

heure, j'ai la fièvre. N'inspectez pas ainsi ces flacons ; cela ne vous regarde pas. Êtes-vous venu ici pour m'espionner ? N'espérez pas mener une enquête auprès des domestiques, aucun n'a voulu rester chez moi.....

Elle prête l'oreille.

— Vous entendez ce grignotement ? Ce sont encore les souris ; j'en suis infestée.

Elle me voit incrédule.

— Je suis une malade, n'est-ce pas ? Trouvez-vous plaisir à me rabaisser maintenant que je me suis reniée, que j'ai les cheveux teints, les ongles sales et l'air canaille ? C'est une dégringolade, je le sais bien. Vous en avez constaté les progrès en vous gardant d'intervenir ; désormais je vous prie de ne vous mêler de rien. M'avez-vous jadis assez provoquée à l'avidité ? Aujourd'hui j'obéis à un système d'inconduite ; j'y trouve mes aises. Votre air supérieur m'agace. Allez-vous-en.

— Ma petite Delphine, calmez-vous. Je ne suis pas impitoyable, je vous assure. Cherchons ensemble à tout ceci, une issue.

Elle faiblit, appuie son front contre ma

main et souffre excessivement. Ses jointures craquent; elle entre dans les paumes ses doigts en griffe.

Je me défais d'elle gisante, me relève et lui cherche des motifs de résistance, des excuses.

— Tout ce qui m'arrive, dit-elle, c'est par orgueil.

J'attendais ce mot lamentable que toutes les femmes ont à la bouche et par lequel elles définissent leur humilité.

*
* *

Delphine m'a donné rendez-vous dans Regent's Park. J'ai été enregistrer auparavant mes bagages, car le train part dans une heure pour la France. Autour de moi le parc, que l'exercice des recrues a, durant cinq années, flétri, engraisse de nouveau. Un soldat en uniforme de paix passe, éclatant comme un piment dans un bocal de pickles. Lâchée par un écureuil invisible, une noix tombe de branche en branche et vient s'ouvrir sur le sol.

Je ne peux dire que cette visite de la veille, à Ebury Street, m'ait ému. Elle m'a plutôt offensé. Delphine souffrait, sans contentement, attachée à son adversité, en proie à une déconcertante vulgarité. Puis elle a eu des mots de feuilleton et un évanouissement acheva de tout gâter. Mais dès que je fus seul, l'image rigoureuse et résolue de jadis me revint, sur laquelle, rapportée comme un calque, grimaçait encore par moments celle de son désordre récent. J'en souffris. Non que le bonheur de Delphine me fut précieux, mais j'avais de la peine à voir ployer cette nature, que ni le plaisir, ni le malheur, n'avaient, jusque là jamais réussi à désunir. Je l'avais estimée incapable d'amendement mais réfractaire aussi à la contagion. Son intégrité orgueilleuse m'avait souvent été insupportable, mais non moins pénible m'était cette capture brutale de toute sa personne par une inutile destinée.

Je ressentis alors une commotion affectueuse, et ne pensai plus qu'à me dévouer. Toute la nuit je me consumai d'inquiétude,

et ardemment, je briguais le bonheur de la sauver. Bouleversé d'attendrissement je faillis me lever, l'aller réveiller.....

L'heure passe, Delphine n'arrive pas. Londres ne rend plus ce qui se donne à lui. Comme un filet détendu, il reçoit et garde tout. Il y a dans ces gammes de maisons, bien des êtres comme elle, que ne fixent pas une douleur ou des plaisirs précis, mais qui ne sauraient partir. Sans les mâcher, entre des quais exacts, Londres engloutit dans son œsophage marin tous les produits du globe qui, pour toujours, s'arrêtent là où finit l'effort des navires.

Elle ne viendra pas. Au jardin zoologique voisin, le rugissement des lions fait trembler les cavernes de ciment armé. Des aras lacèrent le soir de leur cri. Je demeure seul avec un cœur plein d'aumônes.

AURORE

La fenêtre ouvre sur une cour, au fond de laquelle ce n'est pas encore le matin. Au-dessus de moi, la tôle usagée du ciel, boulonnée d'étoiles, avec des taches d'acide, déjà, à l'orient. Atroce matin d'exécution. La cour est un appel d'air qui reste sans écho. Elle est trop étroite pour un silence plat : celui-ci est vertical, comme dans les tuyaux.

Sous la terre, les mitrons laissent retomber la pâte lourde, chaque fois pour la dernière fois.

Je ne veux plus vivre ici, j'étouffe; dormir serait possible sans les rêves et l'écrasante fatigue des réveils; il est encore plus impossible de vivre loin de ses amis qu'avec eux. Je me ronge les ongles, je m'épile, je fais des réussites; mais je ne tue pas le temps, je le blesse.

Je voudrais partir seul, avec mon carnet

de chèques pendu à mon cou dans une petite boîte en fer ; avec ma valise. Ma valise dont les flancs lisses sont comme des joues, sur lesquelles tous les vents ont soufflé, tous les doigts ont passé ; étiquettes des hôtels et des gares ; craies multicolores des douanes ; et le fond qui s'en va est bleui de sueurs, d'eau de mer, de vomissures, et rouge là où les flacons d'eau de Cologne se sont cassés à l'intérieur. Malheureusement, je ne peux pas plus m'évader de cette ville que de moi-même. Il me reste la promenade sous le préau, les herbages apprivoisés d'Upper Tooting, les omnibus de banlieue, les parcs ineptes comme un pot de fleurs sur le balcon, et, derrière l'Opéra, l'odeur des travaux agricoles, sous la colonnade, parmi le marché qui parfume l'art de Beecham d'une odeur de chou...

Derrière moi, j'entends des gens s'amuser. Parmi ceux-ci, n'y en a-t-il pas un qui veuille déserter son divertissement, pour suivre ce signe dont la lecture me semble imposée ce matin ? qui veuille partir aussi ? ou au moins, regretter avec moi de ne pas

partir? ou me consoler de la création, anonyme farce? Peut-être une annonce dans les journaux?

Je me retourne : c'est une femme en tunique orange nouée d'une corde d'or; bras nus, hâlés, très longs. Des bracelets tatoués. C'est Aurore. Je la reconnais pour l'avoir vue danser sous ces pluies de théâtre de verdure, un soir de printemps, à Bagatelle. Et puis il y a les couvertures illustrées du *Tatler* : « Aurore nourrit ses pumas ». « Nous marchons mal, comment Aurore pose le pied. » A l'index, hélas, un diamant noir, de Burlington Arcade.

Malgré cela, elle plaît. Elle parle simplement, comme habituée à ménager son souffle, à mots comptés. La voici au centre d'un cercle d'hommes jeunes : elle a leur taille, leurs hanches étroites, leurs cheveux courts, leur tête petite; ses yeux sont au niveau des leurs.

Elle-même dirait :

— « Les femmes sont des odalisques aux jambes trop courtes; quand elles affrontent

un homme, leurs yeux se trouvent à la hauteur de ses lèvres, il pose ses regards dans leur corsage, est-ce sérieux? »

Aurore n'a pas de corsage et nous prive des plaisirs dérobés, mais de ceux-là seuls.

Il y a ce soir quelques femmes du monde. Devant elles Aurore perd toute assurance; elle n'aime pas leurs regards, cache sous sa tunique ses pieds nus dans leurs sandales dorées et, remontant sa broche, réduit l'échancrure de son décolleté.

Toutes les autres femmes au contraire vont à elle avec leur confiance, lui baisent les mains, mettent leurs jolies figures fardées, pareilles à des bonbons, sur son épaule et lui racontent de fuligineuses histoires où passent des généraux, des metteurs en scène, des domestiques, des suicidés, des fournisseurs et des trafiquants de coco. Pendant ce temps, Roger, assis sur le piano, joue *Parsifal* avec des coups de rein.

J'ai sommeil. La fatigue est telle que c'est un repos que de rester là à dire qu'on est

fatigué. Les propos sont pâteux. Je vais à la salle à manger. Il reste dans les assiettes quelques sandwichs séchés, racornis aux coins comme des timbres mal collés, de la cendre de cigarette, des bouchons ; le niveau des liquides baisse dans les bouteilles ; les barbes des invités repoussent implacablement. On a les mains poissées et mal à la figure.

Je retourne à ma fenêtre. La rue est maintenant d'un bleu, d'un froid d'acier. Sous le toit, dans un tuyau coudé en S, une femme pique à la machine, essayant d'arrêter par un ourlet la nuit qui s'effrange.

Je sens un menton pointu pénétrer mon épaule. Je sens contre mon dos, une poitrine se dilater, aspirer l'air du jour neuf qu'enfin les feuilles des parcs ont lavé et renvoient avec leur odeur.

— Quelle vie ! fait Aurore.

Je réponds :

— Quelle vie ! mais je ne me rends pas bien compte de ce que je dis. Je n'ai plus la force de penser qui nous sommes, pour-

quoi nous sommes là, si Aurore me plaît ou me déplaît, plus le goût de nuancer ma voix, mon accueil, plus le souci de faire du charme, d'ouvrir les yeux.

Aurore dit :

— Chez qui sommes-nous?

— Je ne sais pas... Amené par des amis... Champagne chaud et sucré... s'en aller... où est la porte?

— Ah! s'écrie Aurore avec fougue : vivre simplement, logiquement, en harmonie avec soi-même et avec le monde, l'équilibre des Grecs, la joie...

A ces mots stupides je reviens à moi. Voici dans mes nerfs la force que mes muscles me refusent; l'exaspération me réveille. J'ai envie de lui demander pourquoi elle sort attifée ainsi, pourquoi elle campe dehors comme une tzigane au lieu d'habiter sous un toit, comme tout le monde, envie d'écraser à coups de talon ses pieds parfaits, dans leurs sandales d'or, de lui tordre le cou. Je pense à des exercices forains sous l'œil des sergents de ville, dans la pluie, aux pauvres saltimbanques, je

vomis les hérésies helvétiques et les visions d'art. Rien ne me calmera que de l'avilir, de l'humilier.

— Savez-vous faire le grand écart ?

— Bien sûr.

Elle fixe deux chaises et commence à se fendre.

C'en est trop. Je me précipite sur elle pour l'étrangler. Je serre de toutes mes forces son cou puissant, mais, souriante, elle en tend les muscles si fort, du menton aux épaules, qu'il me faut lâcher prise, essoufflé.

Elle rit. Je rage.

— Partons, dis-je, je vous reconduis.

Aurore monte dans le taxi comme dans un char. La voiture roule silencieusement. Aurore se tient dans l'ombre, les jambes croisées, le menton dans la main.

Calmé, je pense avec bienveillance :

— En effet, elle s'est simplifiée extraordinairement. De ses lèvres minces ne sortent ni mensonge, ni emphase, de ses yeux aucun trouble, de ses mains aucun geste

inutile. Elle commande avec lucidité à son corps comme à un instrument de précision aux rouages puissants et délicats sur lequel se brisent les fatigues qui nous brisent, où, même à cette heure-ci, les organes fonctionnent sans jeu.

J'envie son harmonieuse perfection, sa vie intérieure sans conflits, ses jointures sans arthritisme, ses pieds sans durillons, ses reins sans courbatures.

Si je lui demandais :

— Qu'est-ce qui vous empêche de mal faire quand vous en avez envie, puisque vous êtes sûre de ne pas avoir la migraine le lendemain ?

Elle répondrait :

— Mon hygiène.

Tout à coup Aurore éclata :

— Ne me laissez pas seule ! pas seule !

Des sanglots.

Ils tordent ce corps aux muscles durs et l'ébranlent avec intensité. J'essaie de prendre ses doigts où les nerfs saillent comme des fils d'acier, mais ils sont rivés à ses yeux,

à son front bombé et dur comme un blindage. Des larmes chaudes tombent sur mes mains que j'essaie de faire douces, mais dont la douceur reste sans emploi. Je laisse Aurore à elle-même.

Elle pleure.

Elle essaie de vivre simplement, voilà tout.

Aurore habite près de la rivière. Ce sont d'abord des terrains vagues, puis une rue de logements ouvriers où un gramophone ronfle encore derrière un store rouge. Une grille de fer, un passage dallé bordé de vergers. Singuliers paysages au petit jour.

Aurore frotte une allumette. Me voici dans une pièce où il y a des malles, des caisses sur lesquelles on lit en caractères noirs : HAUT, BAS, P. & O. CABINE. A terre, en tas, des livres. Sur un lit bas, sans draps, des zibelines et un balai.

De là, nous entrons dans l'atelier. L'obscurité est trouée de quatre points lumineux : Aurore en fait jaillir successivement quatre papillons de gaz au corps bleu. Aux deux

premiers, les murs se rapprochent, consolident leurs masses, révèlent le plan d'ensemble de la pièce.

Aux deux autres, l'obscurité qui demeurait aux angles s'évanouit, monte au plafond d'où l'œil la chasse. Sur toute la hauteur des murs de vingt pieds se développent des arches en relief, soutenant un vitrage.

Aurore tisonne le feu du poêle. La lueur s'en étend sur le parquet et va se fixer au loin dans une glace. La pièce est nue. Çà et là, sur des socles, des moulages d'antiques à patine cireuse. Au fond, une estrade.

C'est la salle d'audience d'un tribunal désaffecté depuis la fin du règne de Georges IV. Il y a encore au-dessus des portes des inscriptions : ENTRÉE DU PUBLIC, LE PRÉVENU, L'AVOCAT DE LA COURONNE, L'ATTORNEY GÉNÉRAL. Sous le dais du juge, l'Apollon autochtone; à ses pieds, un piano mécanique. Point d'autres meubles que deux sofas, les stalles du jury, des tabourets nègres, des étoffes du Zambèze à dessins géométriques.

— Voilà ma maison, dit Aurore. En réa-

lité c'est une malle. Je n'ai plus rien au monde que ces plâtres, mes robes et mes fusils. J'ai eu jadis une grande maison dans Portman Square, avec des meubles, des invités et des domestiques qui passaient des choses sur des plateaux. Je ne suis pas possessive, je n'ai rien gardé. Je suis pauvre. Je me suis peu à peu dégagée de tous les liens que nous imposent les objets que nous aimons, pour leur beauté, leur prix ou les souvenirs que nous y attachons.

— Et maintenant?

— Maintenant je reste dans la vie seule, assise sur des caisses, face à face avec moi-même.

— Vous êtes belle comme la femme d'un autre, Aurore. Est-il vrai que vous n'appartenez à personne ?

— Personne ne doit entrer dans ma vie.

— Vous aimez votre corps?

— C'est un dépôt qui m'est confié. Je n'y mets ni pensées ni nourritures sales, je le soigne, je le respecte, je le vêts simplement... J'ai soif.

Elle prend à terre, contre le mur, une

bouteille de bourgogne australien, Chambertin-Big-Tree et se verse à même le gosier une rasade.

A nouveau Aurore m'agaça :

— Vous devez être réformiste, végétarienne, gymnastique rythmique, quart-Vichy ? Je hais ce défi aux bonnes mœurs, ce redressement puritain et païen de la société.

— Vous vous trompez, je n'ai rien de schématique ; je suis une Canadienne qui aime la vie fruste.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis toujours. Je ne me rappelle pas avoir dansé, avoir tenu un fusil pour la première fois... mais, pour la première fois, cette nuit, je me sens lasse. Gina m'a entraînée après le théâtre là où nous nous sommes rencontrés. Je le regrette. Je suis bien lasse. Je regarde le chemin qui me reste à faire, comme les mauvais coureurs, et j'hésite. Les exhibitions de scène dévorent ma force vitale. Vous m'avez vue dans la voiture... Je suis faible, nerveuse... et vous qui assistez à tout cela... C'est drôle...

Le sommeil du matin la remettra. Mais

elle me prie de ne pas la laisser seule, de monter avec elle, disant qu'elle va prendre un bain.

Je fais l'apprentissage de la vie simple.

Il y a au-dessus de la porte du petit escalier : VESTIAIRE DU LORD JUSTICE. Nous entrons : c'est la salle de bains.

Elle s'écrie :

— A l'eau, Aurore !...

Elle se dévêt le plus simplement du monde, entre dans l'eau, se savonne, fait couler l'eau sur son corps. Corps parfait. Les muscles du dos courent comme des boules d'ivoire sous la peau hâlée, tendue, matière à la fois solide et précieuse comme la soie des dirigeables ; on les lit aussi aisément que sur une planche d'anatomie, où ils couvrent nos organes de roses arborescences ; reins cambrés où ruisselle l'eau, seins de proue, et, dépouillées par la danse de toute lourdeur, des jambes longues, étirées aux chevilles, évidées à l'intérieur des cuisses, renflées à la souple charnière des genoux.

— Allons Aurore ! hors de l'eau !

Elle se parle ainsi à soi-même comme

elle parle à ses vêtements, aux objets. (Une habitude, explique-t-elle, de tous les solitaires qui passent des mois sans voir un de leurs semblables et à qui la voix humaine est nécessaire, comme le diapason de tous les autres sons).

Elle se tamponne, frottant jusqu'au sang sa figure, sans ménagements. Ni poudre, ni fards, ni parfums.

— Pourquoi riez-vous?

— Pour la première fois, dis-je, je ris en pensant à un corset, à un faux-col ou à des bottines à boutons...

Il y a dans la pièce une bonne odeur de chair lavée, de savon, d'alcool, de vapeur d'eau. Aurore ouvre la commode où sont rangés, par couleurs, comme au prisme, des rubans, des écharpes : elle met un voile de crêpe de Chine et redescend à l'atelier.

Les papillons de gaz retournent à leurs cocons. Aurore s'enroule dans des couvertures de laine, s'étend sur un matelas jeté à terre. Puis elle s'assure que son revolver est bien sous le traversin. Ses bras et ses

épaules nus sortent du lit improvisé. Entre ses cheveux embroussaillés on voit son nez droit. On voit ses yeux. Puis on ne les voit plus.

Je sors de l'atelier et vais prendre un café à l'abri des cochers de cab.

Je suis retourné chez Aurore.

Mon travail terminé, je gagnais le quartier de la rivière où le courant d'air de la mer du Nord cassait les fumées vers l'ouest, rabattait les mouettes et l'odeur des vases découvertes vers la Cité. Les avenues qui me menaient étaient tracées à peine et trouées de flaques d'eau, avec déjà une odeur de champs, une promesse de campagne.

— Vous viendrez avec moi hors de la ville, disait Aurore. Je vous apprendrai à vivre comme nous, les sauvages. Le temps qu'il vous faut pour déjeuner au restaurant, nous serons nus dans une rivière ou bien nous irons courir les bois. Les nuits d'été je vous emmènerai aussi coucher en plein air sur la terrasse d'Oliver, d'où l'on voit, comme une escarboucle, briller au loin le

Palais de Cristal, sous la lune. Vous vous porterez mieux, vous n'aurez plus de migraines, vos cheveux ne tomberont plus et vous ne désirerez plus les maîtresses de vos amis, comme font les Français.

Le taxi s'arrête au milieu de la route, comme pour une panne. Mais le chauffeur ne blasphème pas, ne soulève pas son capot. Il m'ouvre la portière : je suis arrivé. J'avais promis d'être à sept heures à Epping Forest, m'y voici.

C'est un soir de septembre, un peu frais. Sur le sol élastique, reposé, les grands hêtres, ni leur ombre, ni les travaux des hommes, (mais pèsent-ils les travaux agricoles anglais?) ne semblent peser. Sur la rivière les gramophones cessent de graillonner. Les daims paissent les premières brumes.

Aurore avait promis d'être ici à sept heures. Mais elle se guide sans doute sur le soleil et arguera de ce nuage comme ses sœurs d'un embarras de voitures pour expliquer son retard.

Soudain les branches craquent sous un poids à peine appuyé, comme celui d'une biche. Je me retourne : voici Aurore. Elle court vers moi et sa tunique colle à son corps comme celle des Victoires. Elle tient à la main ce sac dit : *attaché case*. Elle court sur la pointe des pieds, à foulées égales, bien balancées sous l'impulsion des hanches. A trente pas de moi elle ralentit. Son visage qui n'était qu'un disque clair se précise, divisé en deux parties horizontales par les pommettes saillantes, relevées par un nez court, mobile comme celui d'un chien policier. Son élan se modère graduellement et quand elle arrive à moi, elle marche. Elle pose son sac à terre, puis les deux mains sur mon bras.

— Vous avez bien fait de venir.

— Depuis quand êtes-vous ici, Aurore ?

— Depuis hier soir. J'ai couché à la belle étoile. A la sortie du théâtre, Gina m'a conduite jusqu'ici et m'a laissée. Je suis montée jusqu'au Chêne Creux; étendue dans l'herbe, j'ai mangé des pommes; je voyais Londres entre les branches. Ce matin,

je suis descendue au village, d'où je vous ai téléphoné.

— Ce costume, Aurore, vous allez vous faire arrêter.

— Le garde forestier est un ami. Je pense que vous allez vous dévêtir aussi?

Je m'y refuse. Elle me prend par la main, m'emmène vers une cahute couverte de branches de chêne séchées. Accroupie devant moi elle rallume le feu, assied entre deux pierres la poêle à frire et fait des œufs au lard. Je ne m'habitue guère à la voir ainsi, les genoux noirs de terre, les mains huileuses, sordide et pleine de naturel, la tunique relevée montrant au soleil rose des cuisses polies, musclées, de ces coins exquis qu'une longue hérédité m'avait rendus si secrets et si désirables.

Je dois céder à Aurore et j'enlève mes chaussettes, mon col. Sur un coup d'œil d'elle, je renonce aux bretelles. Et me voici à mon tour dévêtu, avec, au cou, la raie rouge de mon faux-col, aux jambes la raie bleue de mes jarretelles, aveuglé par la fumée âcre des herbes fraîches,

et comme un général en képi dépouillé par les Touaregs, nu, mais encore coiffé de chêne.

Des ramiers rayent le ciel. Aurore prend ma canne, les ajuste, fait un doublé, mais les oiseaux continuent, pressés d'arriver à la colonne Nelson avant la nuit.

— Je suis née au Canada, dit Aurore, sur les lacs. Les hommes y prennent avec des mouches de couleur de gros saumons qu'ils ramènent à deux après avoir passé un bâton dans leurs ouïes. Les femmes se donnent volontiers sur des lits de bruyère blanche. Très jeune je suis devenue pauvre avec ce qu'une fortune dépensée en peu d'années nous vaut d'expérience et de plaisir. Mes parents sont morts tous deux. Ils étaient originaires du Westmoreland. Ma mère avait été très belle. Je l'ai peu connue. Elle avait le plus petit pied du monde (mon orteil n'entrerait pas dans un de ses souliers). Elle avait des cheveux noirs et un teint d'héroïne de Keepsake. *« Pareils aux vagues du lac ses bandeaux venaient mourir sur la grève de son*

front », a chanté Wordsworth. Lorsqu'elle descendait à Londres pour la saison, elle brisait tous les cœurs. Mais elle aimait mon père. Elle le suivit au Canada quand il eut décidé d'y vivre. Elle vécut presque toujours couchée et mourut jeune.

C'est de mon père que je tiens mes goûts sauvages. Il me laissait grimper aux arbres, aux falaises où je dénichais en haut les œufs de mouette, en bas les coquillages de la mer. Je l'accompagnais toujours à la chasse. Il me mit à cheval dès mon enfance. Je le suivais comme un chien. Et mon éducation fut vraiment celle d'un chien de chasse. J'appris à juger les villes par leur odeur, les gens par leur trace, à prendre le vent, à ramasser le gibier aux endroits les plus difficiles, et en plein hiver, j'entrais dans l'eau jusqu'à la ceinture pour aller chercher les canards qu'il abattait et qui tombaient dans les étangs. Je le vois encore m'attendant sur le bord avec son pantalon à damiers, son casque de velours à côtes et sa canardière à piston; il souriait dans sa barbe blanche.

J'ai bien froid, mais je veux rester ici ce soir. J'ai dépouillé l'homme des villes; la vie simple est bonne et belle; j'abandonne ma chambre de Mayfair et le bain fumant qu'à cette heure on prépare et ma chemise empesée et fraîche qui m'attend, toute ouverte, sur le lit. Je renonce aux avantages des vêtements renforcés aux épaules, d'une chevelure lisse, de l'esprit de conversation. Je n'ai que faire en fin de mois d'un traitement, en fin de vie d'une retraite, je n'ai plus de besoins, je n'attends plus rien de personne, les bouleversements sociaux ne me font pas peur et je méprise les ouvriers à qui il faut des cinémas et des apéritifs. Je n'ai plus à moi que les deux cent huit pièces de mon squelette. Je suis au niveau de la terre, les courants magnétiques du sol, le premier, j'en profite; tout l'oxygène de l'air, c'est moi qui le brûle. C'est à Aurore que je vais devoir de me bien porter, de penser sainement et de vivre selon la loi de la terre.

— Bonne nuit, enfant, dit-elle. Que Dieu vous ait en garde!

Elle me quitte pour ce voyage de la nuit comme pour une périlleuse entreprise d'où nous pourrions ne pas revenir. Déjà, j'entends des fanfares. L'air pur m'anesthésie; pour la première fois de ma vie je dors sous le ciel.

J'ai attrapé une angine à la belle étoile. Aurore me fait des tisanes au coin du feu, dans l'atelier. Puis elle raconte :

— J'arrivai aux Indes à l'automne de 1909, venant d'Aden. Un matin d'automne, sur une mer en fer-blanc où nous découpions notre chemin à douze nœuds, Bombay tourna vers moi son visage de briques. Comme un dais de soie, le ciel était tendu aux cheminées d'usines, à droite, et à gauche, aux rochers d'Elephanta. Le sillage des fumées demeurait au ciel plus constant qu'à l'eau celui des hélices.

Je restai six semaines dans la péninsule. J'avais des désirs de solitude, de courses dans l'air sec, que le séjour des terres basses ne satisfaisait pas. Les fleuves m'étaient comme de corrosifs marécages et

les ports atrocement déprimants. Je hais les vallées suffocantes où l'on ne chasse que de petites têtes. Je résolus de gagner Cachemir, puis le Thibet. Partie de Srinagar, j'arrivai dans une région de hauts lacs, boisée de sapins. A mesure que nous montions, la température s'abaissait. Les indigènes pris de torpeur sommeillaient en marchant. Il me fallait les réveiller à coups de fouet. Creusant des escaliers dans la glace, nous montions toujours...

Aurore montre du doigt le vitrage de l'atelier d'où va tomber, pour quelques heures trop courtes, la nuit. Puis sa main revient à ma main. Pourquoi a-t-elle besoin de la mienne, cette main qui creuse des escaliers dans la glace, qui tord des sous comme de la guimauve? Voici ses pieds qui n'ont jamais connu que la sandale, qui ont foulé la neige brûlante, le sable rouge du Somaliland et dispersé les palais souterrains des fourmis du Gabon qui, la nuit, s'emploient à scier en deux la terre.

Sur son corps ont passé le gel, le sel, la

pluie, la boue, la sueur, les douches, les parfums. Le fer, le plomb, la pierre y ont inscrit des blessures. Je tiens dans mes mains sa tête ronde, dure comme un pavé et dont les cheveux drus n'amortissent pas le contact. Incomparable caresse sur les cheveux coupés courts, touffus, et qui, d'abord étagés par les ciseaux, finissent brusquement sur la nuque rasée par la tondeuse. Je me ponce les doigts à son front de granit, puis à ses pommettes saillantes comme des galets. Tandis qu'elle parle, je m'amuse à faire jouer ses bras, ses jambes. Les muscles se déplacent silencieusement.

Aurore est couverte de cicatrices. Une à une je les lui montre et elle explique. Ici, piétinée par un buffle en Rhodésie ; là, en Caroline, un double saut périlleux avec son cheval sous lequel elle resta pour morte. Ce trou dans la tête, une chute à l'Olympia, au fond d'une trappe.

Tant d'accidents et si peu d'aventures. Que de naufrages et un si vif amour des bateaux, des départs, de toute vie si la vie est mouvement. Aucune habitude : seule-

ment quelques recettes de cuisine, quelques avis d'hygiène. Un courage puisé dans les repas sans viande, dans les chambres sans calorifère. Tant de bonté; silencieuse, pratique bonté; enseignements élémentaires qu'on ne m'avait jamais donnés, qu'on ne saurait trouver écrits nulle part. Enfin, une gaieté organique toujours égale, prise à l'oxygène de l'air et restituée tout à l'entour, une de ces gaietés qui attachent plus que le vice, le snobisme ou l'amour. Une âme nettoyée comme le corps, comme les canons de fusil; des mains secourables, un cœur généreux, transformateur d'énergie; doux fruit de la terre, produit de ma chasse, bête précieuse un moment capturée, Aurore...

Aurore a loué une remise à Dulwich où elle a déposé sa sellerie et ses ustensiles de chasse et de pêche. Elle a aussi quelques têtes de fauves chez un naturaliste de Covent Garden. Mais sa vraie richesse, ses fusils, sont chez Kent.

Ce sont des choses informes, envelop-

pées dans de vieux linges, pansement sommaire de l'acier blessé d'oxydes. Mais à mesure qu'Aurore déroule les bandes, l'arme apparaît luisante et prête. Aurore pose sur son index, en un équilibre parfait, une carabine Holland and Holland calibre 16. Le canon est bleu. Les vis, desserrées, au repos, tournent sous l'ongle. L'arme en une double volute, dessine d'abord une crosse ronde de pistolet d'arçon d'où repart le canon droit. Elle porte lourdement, sous le ventre, comme des œufs aigus, les balles blindées.

— Voici mon préféré : un Wollaston calibre 10, pour la grande chasse, dit Aurore, Il provient de la vente du major X... C'est un camarade, un fin camarade que ce fusil. Nous tuons les hippopotames comme du lapin.

Et elle passe sa main sur l'hammerless, du cran de mire à la plaque de couche.

Hippopotames, monstrueuses tripes au bain-marie dans la boue des deltas, crocodiles aux petits ventres ronds et mous comme des laitues, hamadryades assises sur les joues, ours bruns, des plantes de

leurs pieds plus friands que du miel, hyènes comme des sacs bourrés d'ossements, vous tous qui êtes morts des mains d'Aurore, trépassés du calibre 10, vais-je aimer ?

Non. Cela tourna autrement.

Cette soirée, qui fut la dernière, avait pourtant bien commencé. Nous avions dîné, Aurore et moi, au Old Sheperd's, dans Glasshouse St., que j'aime pour ses tables massives, son plafond bas, sa fourchette à toast, son buffet froid paré de jonquilles dans des bouteilles de ginger ale. On était séparé les uns des autres par des compartiments en bois, par-dessus lesquels nous pouvions apercevoir la calvitie cossue de Sargent et la tignasse de Roger Fry.

Aurore m'expliquait comment elle chassait en Abyssinie, en Est Africain, en Nigeria. Des chasseurs célèbres lui consentaient leur compagnie. C'étaient des gens simples, « hommes silencieux et forts », des trappeurs, des solitaires chassant nettement, rudement, sans peur, « de la grande race de ceux qui ont sué en Afrique » quand

l'ivoire était un commerce, avant d'être le prix d'un jeu; ceux-là tenaient leur vie entre leurs mains, séparés seulement de la mort par un vieux fusil qu'il fallait plus d'une minute pour charger, homme contre bête, hommes qui mangeaient ce qu'ils avaient tué et qui, — excuse de la chasse — quand ils n'avaient rien tué, ne mangeaient pas.

Aurore méprise le jeune homme riche d'aujourd'hui qui part de Mombasa avec soixante porteurs vers des terrains de chasse faciles et sains.

Les récits d'Aurore m'engourdissaient. Il était plus de neuf heures. Déjà le cabaret, pareil à un ponton de l'âge de Nelson, avait fermé ses volets comme des sabords. Nous mangions du fromage fondu et buvions le porto.

J'arrivais ainsi, avec elle, dans des contrées impraticables et malsaines où l'on doit laisser peu à peu derrière soi, d'abord des objets inutiles, puis les porteurs pris soudain d'un mal mystérieux, puis les amis tués par des mouches lumineuses...

Je pensais :

— Aurore me laissera-t-elle ainsi un jour, aux antipodes, rentrer tout seul, après d'extraordinaires années, ou m'abandonnera-t-elle demain matin sur un banc ? Tout est possible. Au fond j'ai peu de goût pour les aventures extrêmes.

Nouveau verre de porto fruité.

— Non, Aurore ne m'influencera pas. Elle m'amuse, sans plus. Elle passera et je resterai tout seul, à sommeiller au fond de mes graisses jaunes de vieux Bouddah...

Nous sortons. Aurore propose le café Royal. C'est l'heure de l'absinthe, prise là, rituellement, après dîner. Une humanité se matérialise peu à peu dans l'âcre fumée des cheroots birmans, sous une voûte d'ors, de velours rouge et de glaces aux mille colonnes. Des artistes en khaki, à désinences polonaises, jouent aux dominos avec leurs maîtresses, leurs sœurs. On reconnaît d'âpres femelles Y M C A, jadis rencontrées dans des expositions de gravures sur bois. Des musiciens de l'école mobilisable pré-

parent de lointaines tournées de propagande. Des *special constables* juifs, avec leur brassard et un lorgnon enchaîné à leurs oreilles décollées attendent l'heure de monter aux projecteurs.

L'art ne donne à la guerre qu'un appui conditiónnel. Tandis que la Royal Academy peint avec ferveur dans les États-Majors, les Indépendants, lourds des objections de leur conscience, se consacrent aux camions.

Daniel vient à notre table.

— Montjoye donne à souper ce soir. Il m'a prié de vous dire qu'il avait essayé en vain de vous téléphoner et qu'il désirait que vous lui ameniez Aurore, qu'il veut connaître.

Montjoye, ou plutôt Aronsohn, (vieille famille normande, dit Daniel), est le secrétaire privé du Chancelier de l'Échiquier. Il a un appartement de style Adams, dans Albany, avec des natures mortes (de mort violente) cernées de bleu, des fauteuils en satin noir peints par Conder, et de ces Coromandel sciés dans l'épaisseur des feuilles pour des bahuts. Il donne volontiers à boire après le théâtre.

— Je n'irai pas chez Montjoye, dit Aurore. C'est un homme malsain. Il exhale une odeur de corruption.

— Vous parlez comme l'archevêque de Westminster.

— Depuis longtemps il me fait demander de venir chez lui. Je n'ai jamais voulu y aller. Mettons que ce soit de ma part pure sauvagerie...

Je hausse les épaules.

Comme les êtres incomparables sont agaçants. Je sais qu'Aurore ira chez Montjoye. Elle a envie d'y aller. Elle ira comme elle va partout, quand on l'invite. Comme elle reste en ville en y célébrant les forêts, comme elle dîne au Carlton en proclamant qu'elle aime cuire ses aliments entre deux pierres ; comme elle va nue, par snobisme et timidité ; comme elle dit avoir introduit de l'ordre dans sa vie qui n'est qu'incohérence, maladresse et confusion. A quoi servent ces disciplines si c'est pour aboutir à l'existence absurde et éphémère de ces femmes qu'on rencontre sur les paquebots, dans les halls d'hôtel, dans les représentations à bénéfice,

et qui, elles au moins, ont le mérite de la naïveté, ou du vice, ou de la bêtise?

Je sais, pour y avoir été souvent, que les soirées de Montjoye ne sont pas faites pour Aurore, ni pour aucune femme à qui l'on tiendrait. Mais il faut qu'elle y aille; elle apprendra par elle-même qu'il n'y a pas que des buffles, mais des mufles.

— J'ai un taxi, dit Fred. Je vous jette.

Montjoye nous ouvre lui-même. Sa masse se détache sur une tenture d'antichambre jaune. Il ouvre avec un mélange de curiosité et d'effroi, comme dans la peur de voir punir d'une gifle l'intérêt qu'il vous porte. (Quand il lui arrive d'entrer chez moi, sa phrase de bienvenue est : « Je m'en vais ». Puis, il demeure sur le seuil jusqu'à ce que je lui dise : — « Fermez donc la porte ». — « Devant moi ou derrière? » hasarde-t-il alors timidement.) Il ne regarde qu'Aurore, nous néglige, Fred et moi, et accueille notre amie avec familiarité:

— Aurore! enfin chez moi.

Il lui prend les deux poignets, les lui

caresse, l'entraîne sous la lanterne à glands noirs, lui découvre les épaules avec ce toupet qui n'est qu'à lui.

— Comme vous êtes belle !

Dans le salon en rotonde le souper est servi pour huit personnes. Grünfeld, agent officieux des bolchevicks, la duchesse d'Inverness, un Hollandais nommé Bismark, Gina et quelques acteurs.

Montjoye prend Aurore par le bras, rit de son embarras, lui verse à boire, la fait asseoir près de la duchesse. Je déteste Montjoye. C'est à lui que je remonte quand j'essaie de me rappeler depuis quand j'ai les gens de goût en horreur. Je ne saurais dire l'irritante minutie de son intérieur. Des pincettes aux boutons des portes, des candélabres à bougies vertes à la devise gravée des verres, tout est parfait. Dans un angle de la pièce, pour pouvoir danser, on a poussé la table de travail sur laquelle s'entassent les dossiers : *Crédits aux Alliés, Avances à la Banque de France*, *Dépenses extraordinaires*. Tout le travail du ministre est là, en désordre, au milieu des

tubéreuses et des photographies. Mais avec son génie des chiffres, son labeur instantané, Montjoye saura tout mettre debout en une nuit, pour son chef, la veille d'une interpellation ou d'une conférence.

— On n'arrive pas à vous griser, Aurore. Cependant, promettez-moi de boire ceci que je prépare à votre intention.

Il manipule fébrilement une bouteille à quatre compartiments de liqueurs et s'approche de la cheminée qui éclaire son étrange figure, sa grosse tête, ses cheveux gris.

Fred se met au piano. Grünfeld ayant trouvé du Pouchkine dans la bibliothèque, récite :

— N'en croyez rien, fait Montjoye. Il ne sait pas le russe.

La duchesse, immobile, pèse, derrière son face à main, de ses yeux froids, sur chacun de nous. Elle a cette stérile jeunesse des quinquagénaires américains, des pieds exquis, les cheveux blancs, des dents en jade. Elle est habillée en infirmière avec une grande croix de rubis sur le front.

Aurore se distrait sombrement. Elle ac-

compagne Fred au piano. J'essaie de me rapprocher d'elle et de chanter moi aussi.

« Tout habillé et ne savoir où aller »

qu'Hitchcock, qui l'a créé et qui sommeille sur un fauteuil, déclare ne pas savoir. Aurore se détourne de moi avec humeur. Sur un divan d'angle, Montjoye parle à voix basse à la duchesse avec des rires étouffés.

— Aurore va danser, s'écrie-t-il en se levant soudain. Et il l'amène au milieu du salon. « Tenez, Aurore, je vais vous faire un tapis, un tapis de fleurs, un tapis de perles, un tapis pour votre beauté, pour votre grâce... »

Il vacille, ne sachant plus ce qu'il dit, saccage les vases et jette les fleurs à terre.

Tout tourne. Tout tourne encore dans mon souvenir, et la barbe rousse de Grünfeld et la face blême de Montjoye, et Aurore, Aurore surtout, dévêtue, entre quatre lanternes en forme de lotus, les bras tendus, ruisselante de sueur, comme possédée, faisant d'un bout à l'autre de la pièce des bonds fous, tournant sur elle-même à une vitesse de machine, laissant sur nos rétines comme

une image indoue aux bras, aux jambes multiples. Elle tombe à terre. Montjoye s'agenouille près d'elle, lui essuie le front avec son mouchoir. Il se penche sur elle pour la respirer, ferme les yeux. Je vois la veine médiane de son front saillir, son cou se gonfler au-dessus du col. Sa tête s'approche de plus en plus, puis recule ; puis, sans plus aucun contrôle de soi, Montjoye met ses lèvres sur Aurore. Aurore tressaille, ouvre les yeux, se redresse et, avec la vitesse d'un pugiliste, envoie Montjoye rouler jusqu'aux chenets d'un coup de poing à la mâchoire. Montjoye pousse des cris déchirants. Une bouteille de crème de menthe répand ses émeraudes sur le parquet.

— Aurore a fait un pogrom, dit Fred très calme, au piano.

J'essaie d'intervenir :

— Vous, laissez-moi, dit Aurore. Je vous hais.

Et, avant qu'aucun de nous ait pu faire un geste, elle saute par la fenêtre dans le jardinet du rez-de-chaussée et disparaît.

Quand j'entre dans l'atelier, Aurore est assise sur son lit, le menton dans ses mains, les coudes sur les genoux joints. Elle ne tourne pas la tête vers moi, j'avance droit vers elle, dans la direction de ses yeux, mais son regard me transperce et reste fixé au mur.

Je mets mes mains sur ses épaules : elle tressaille.

— Laissez-moi. Laissez-moi. Je ne veux plus vous voir. Partez.

Je m'asseois.

— Partez.

Je me lève.

Elle s'adoucit et me tend la main.

— Asseyez-vous. Je voulais seulement vous dire qu'il vaut mieux me laisser seule désormais. Vous m'êtes inutile. Je ne veux pas dire plus.

Elle passe l'extrémité de son parapluie entre les lanières de ses sandales.

— Je commençais à recueillir les fruits de tout mon volontaire labeur. Je ne suis pas une nonne. Je dois à la fois inventer la règle et l'observer. Et le renoncement n'est pas facile pour l'être sauvage que je suis.

Vous qui n'avez pas assisté à ce long effort ne pouvez pas comprendre... Les soirées comme celle d'hier n'arrangent pas les choses...

Des larmes coulent le long de ses joues. Je voudrais dire... Mais elle m'interrompt en se levant et se couvre d'un voile violet.

De grands nuages de zinc ébrèchent les rayons du couchant. Il tonne. Les taxis passent, fous.

Dès que nous sommes hors de son quartier, les gens se retournent. Aurore s'arrête, pose sa main sur la mienne. Il y a entre nous l'épaisseur de ce voile, si sec.

Aurore tremble.

— Me pardonnez-vous, Aurore ?

Geste vague d'Aurore que j'interprète :

— Ce n'est pas votre faute.

Elle fait un signe. L'autobus n° 19 vient se ranger à ses pieds, docile, au bord du trottoir. Elle monte sur l'impériale comme le long d'une frise déroulée.

L'écriteau dit qu'elle peut aller jusqu'à Islington.

Je suis bien triste. Je sens que je n'aurai vraiment du chagrin qu'après-dîner.

1916.

TABLE

CLARISSE 35

DELPHINE 71

AURORE 115

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT JANVIER MIL NEUF
CENT VINGT-ET-UN, PAR
L'IMPRIMERIE COULOUMA
A ARGENTEUIL.

167680

LF
M8294t

NAME OF BORROWER.

stud.

g

Vauvin

dler Sr.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 03 14 004 3